

始



ATHÉNÉE FRANÇAIS



COURS MOYEN

LECTURES

LITTÉRAIRES



納本

特217
27



LECTURES

LITTÉRAIRES

réunies par

JOSEPH COTTE

Agrégé des Lettres



ATHÉNÉE FRANÇAIS



COURS MOYEN

LECTURES
LITTÉRAIRES

réunies par

JOSEPH COTTE

Agrégé des Lettres



1940

TABLE DES MATÈRES.

	PAGE
Le grillon (FLORIAN)	1
L'anneau de Polycrate.	2
Les deux pères (LAMENNAIS)	3
Le roi boiteux (GUSTAVE NADAUD).	6
Mon dernier coup de fusil (LAMARTINE)	7
La poule (JULES RENARD)	9
Les trois hussards (NADAUD)	10
Le prud'homme et son compère (<i>Conte du moyen- âge</i>)	12
La cigale et la fourmi (LA FONTAINE)	13
Frédéric-le-Grand et le soldat français	14
Le lion et le rat (LA FONTAINE)	15
La colombe et la fourmi (LA FONTAINE)	16
Difficulté surmontée	17
Mort de Milon de Crotone	18
Le corbeau et le renard (LA FONTAINE)	19
Le naufrage de la "Blanche-Nef" (AUGUSTIN THIERRY)	20
L'irrésolu (ERNEST LEGOUVÉ)	22
La guenon, le singe et la noix (FLORIAN)	23
Le couplet bissé	24

	PAGE
Crésus et Solon	25
Polichinelle (CLOVIS HUGUES)	26
La partie d'échecs	27
Exagération méridionale	28
Les bœufs (PIERRE DUPONT)	28
Interprétation heureuse	29
Psamménit et Cambyse	31
Les voleurs et l'âne (LA FONTAINE)	32
L'épée de Damoclès	33
Oh ! la belle mouche ! (FRANCISQUE SARCEY)	34
Les deux voyageurs (FLORIAN)	35
Le menteur (<i>Légende annamite</i>)	36
Un sauvetage méritoire (STENDHAL)	37
La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf (LA FONTAINE)	39
Deux manières d'aimer les plantes (TAINÉ).	40
Adresse merveilleuse	41
Douce souvenance (CHÂTEAUBRIAND)	42
Adieu, rôti ! (JEAN-JACQUES ROUSSEAU)	44
Retour des Alpes (ALPHONSE DAUDET)	44
Dame souris (VERLAINE).	47
Le bon Samaritain (<i>Évangile de SAINT LUC</i>)	47
Le distrait spirituel	48

	PAGE
La poule aux œufs d'or (LA FONTAINE)	49
Le prêtre qui mangea les mûres (JEAN MORÉAS).	50
Le saint et les brigands	52
La Moitié de Poulet (JEAN MACE)	53
Après la bataille (VICTOR HUGO)	58
Line et son petit frère (LICHTENBERGER)	59
L'âne vêtu de la peau de lion (LA FONTAINE)	60
Aristide le juste (PLUTARQUE)	61
Chanson de grand-père (VICTOR HUGO)	62
Régulus (CHÂTEAUBRIAND)	63
Gaieté des Tirynthiens	65
Le loup et la cigogne (LA FONTAINE)	65
Louis XI à Plessis-lez-Tours (BARANTE)	66
La mort de Socrate (<i>D'après PLATON</i>)	69
La petite souris (ROLLINAT)	70
La poupée de Cosette (VICTOR HUGO)	71
Denys le Tyran	75
Hymne de l'enfant à son réveil (LAMARTINE).	76
Le brouet noir	78
Le chasseur de chamois (ALEXANDRE DUMAS)	79
Malbrough	83
Les deux petits abandonnés (VICTOR HUGO)	85
L'ombre de l'âne	86

	PAGE
La source (THÉOPHILE GAUTIER)	86
Un royal complice	90
Le chien déchaîné (JULES RENARD)	91
Les deux mulets (LA FONTAINE)	94
Deux langues.	95
Le loup et le chien (LA FONTAINE)	96
Deux camarades de collège (LABICHE)	98
Le rat de ville et le rat des champs (LA FONTAINE).	105
A l'hôtel	106

Le grillon.

(FLORIAN)

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.

L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs :
L'azur, la pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;
Jeune, beau, petit-maitre, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.

“ Ah ! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents ! Dame nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.
Je n'ai point de talents, encor moins de figure ;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas :
Autant vaudrait n'exister pas.”

Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants.
Aussitôt les voilà courants

Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.
L'insecte vainement cherche à leur échapper ;
Il devient bientôt leur conquête.

L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;
Un troisième survient et le prend par la tête :
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.

“ Oh ! oh ! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde ! ”

Pour vivre heureux, vivons caché.

L'anneau de Polycrate.

Polycrate, tyran de Samos, était un prince à qui, pendant le cours de sa vie, toutes choses avaient toujours réussi à sonhait, et dont le bonheur n'avait jamais été troublé par aucune adversité. Il résolut d'interrompre le cours de ses prospérités par une perte qu'il voulait se préparer lui-même. “ Je vois bien, disait-il, qu'il n'y a point d'homme qui ne doive en sa vie éprouver quelque disgrâce de la fortune ; plus on a été épargné d'elle, plus on a à craindre quelque révolution affreuse : moi, qu'elle a comblé de biens pendant tant d'années, je dois attendre des maux extrêmes, si je ne détourne ce qui semble me menacer.”

Le tyran avait à son anneau une émeraude dont il faisait un cas infini, surtout à cause de l'habileté et de la réputation de l'ouvrier qui l'avait gravée. En se promenant sur sa galère avec ses courtisans, il jeta son anneau dans la mer, sans qu'on s'en aperçût. Quelques jours après, des pêcheurs ayant pris un poisson d'une grosseur extraordinaire, en firent présent à Polycrate. L'anneau, trouvé par un cuisinier dans le ventre de ce poisson, fut rendu au tyran, qui pâlit à la vue d'une fortune si opiniâtre à le favoriser.

Mais le temps approchait où ses prospérités devaient se changer tout à coup en des adversités affreuses. Le roi de Perse, Darius, entreprit la guerre contre les Grecs ; il subjuga bientôt toutes les colonies grecques de la côte d'Asie et les îles voisines qui sont dans la mer Égée. Samos fut prise, le tyran fut vaincu, et le général qui commandait pour le grand roi, ayant fait dresser une haute croix, y fit attacher Polycrate. Ainsi cet homme qui avait joui d'une si prodigieuse prospérité, périt tout à coup par le plus infâme de tous les supplics.

Les deux pères.

(LAMENNAIS)

Deux hommes étaient voisins et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant : “ Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants ? ”

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongait son cœur, comme le ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté ; “ car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes les créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants.”

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieure.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et alattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, et sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux et regardait ces oiseaux, qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement dans sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant ; "car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque ?"

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : "Je veux voir les petits de cette pauvre mère ; plusieurs sans doute ont déjà péri."

Et il s'achemina vers le buisson.

Et, regardant, il vit les petits bien portants ; pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et après un peu de temps il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : "Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

"Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants ; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

"Et si l'un et l'autre nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux."

Le roi boiteux.

(GUSTAVE NADAUD)

Un roi d'Espagne ou bien de France,
Avait un cor, un cor au pié;
C'était au pied gauche, je pense;
Il boitait à faire pitié.

Les courtisans, espèce adroite,
S'appliquèrent à l'imiter,
Et, qui de gauche, qui de droite,
Ils apprirent tous à boiter.

On vit bientôt le bénéfice
Que cette mode rapportait,
Et, de l'antichambre à l'office,
Tout le monde boitait, boitait.

Un jour, un seigneur de province,
Oubliant son nouveau métier,
Vint à passer devant le prince,
Ferme et droit comme un peuplier.

Tout le monde se mit à rire,
Excepté le roi, qui tout bas
Murmura : " Monsieur, qu'est-ce à dire ?
Je crois que vous ne boitez pas ?

— Sire, quelle erreur est la vôtre !
Je suis criblé de cors ; voyez :
Si je marche plus droit qu'un autre,
C'est que je boite des deux pieds."

Mon dernier coup de fusil.

(LAMARTINE)

Un jour j'étais à la chasse. Un chevreuil innocent et heureux bondissait de joie dans les serpolets trempés de rosée, sur la lisière d'un bois. Je l'apercevais de temps en temps par-dessus les tiges de bruyère, dressant les oreilles, frappant de la corne, flairant le rayon, réchauffant au soleil levant sa tiède fourrure, broutant les jeunes pousses, jouissant de sa solitude et de sa sécurité.

Mon chien quêtait, mon fusil était sous ma main ; je tenais le chevreuil au bout du canon. J'éprouvais bien un certain remords, une certaine hésitation à trancher du coup une telle vie, une telle joie, une telle innocence dans un être qui ne m'avait jamais fait de mal. Mais l'instinct machinal de l'habitude l'emporta sur la nature qui répugnait au meurtre. Le coup partit ; le chevreuil tomba, l'épaule cassée par la balle, bondissant en vain dans sa douleur sur l'herbe rougie de son sang.

Quand la fumée du coup de fusil fut dissipée, je m'approchai en pâissant et en frémissant de mon

crime. Le pauvre et charmant animal n'était pas mort. Il me regardait, la tête couchée sur l'herbe, avec des yeux où nageaient des larmes. Je n'oublierai jamais ce regard auquel l'étonnement, la douleur, la mort inattendue semblaient donner des profondeurs humaines de sentiments....

Ce regard me disait clairement, avec un déchirant reproche de ma cruauté gratuite: "Qui es-tu? Je ne t'ai jamais offensé. Je t'aurais aimé peut-être; pourquoi m'as-tu frappé à mort? Pourquoi m'as-tu ravi ma part de ciel, de lumière, d'air, de jeunesse, de joie, de vie? Que vont devenir ma mère, mes frères, ma compagne, mes petits qui m'attendent dans le fourré, et qui ne reverront que ces touffes de mon poil disséminé par le coup de feu et ces gouttes de sang sur la bruyère?"

Voilà littéralement ce que me disait le regard du chevreuil blessé. Je le comprenais, et je m'accusais comme s'il avait parlé avec la voix. "Achève-moi," semblait-il me dire encore par la plainte de ses yeux et par les inutiles frémissements de ses membres. J'aurais voulu le guérir à tout prix, mais je repris le fusil par pitié cette fois, et, en détournant la tête, je terminai son agonie du second coup. Je rejetai alors le fusil avec horreur loin de moi, et cette fois, je l'avoue, je pleurai. Mon chien lui-même parut attendri; il ne flaira pas le sang, il ne remua pas du museau le cadavre, il se coucha triste à côté de moi. Nous restâmes tous les trois dans le silence, comme

dans le deuil de la même mort....

Je renonçai pour jamais à ce brutal plaisir du meurtre, à ce despotisme cruel du chasseur qui enlève sans nécessité, sans droit, sans pitié, l'existence à des êtres auxquels il ne peut pas la rendre....

De ce jour, je n'ai plus tué....

La poule.

(JULES RENARD)

Pattes jointes, elle saute du poulailler, dès qu'on lui ouvre la porte.

C'est une poule commune, modestement parée et qui ne pond jamais d'œufs d'or.

Éblouie de lumière, elle fait quelque pas, indécise, dans la cour.

Elle voit d'abord le tas de cendres où, chaque matin, elle a coutume de s'ébattre.

Elle s'y roule, s'y trempe, et, d'une vive agitation d'ailes, les plumes gonflées, elle secoue ses puces de la nuit.

Puis elle va boire au plat creux que la dernière averse a rempli.

Elle ne boit que de l'eau.

Elle boit par petits coups et dresse le col, en équilibre sur le bord du plat.

Ensuite elle cherche sa nourriture épars.

Les fines herbes sont à elle, et les insectes et les graines perdues.

Elle pique, elle pique, infatigable.

De temps en temps en temps, elle s'arrête.

Droite sous son bonnet phrygien, l'œil vif, le jabot avantageux, elle écoute de l'une et l'autre oreille.

Et sûre qu'il n'y a rien de neuf, elle se remet en quête.

Elle lève haut ses pattes raides, comme ceux qui ont la goutte. Elle écarte les doigts et les pose avec précaution, sans bruit.

On dirait qu'elle marche pieds nus.

Les trois hussards.

(NADAUD)

C'étaient trois hussards de la garde
Qui s'en revenaient en congé ;
Ils chantaient de façon gaillarde
Et marchaient d'un air dégagé.

“ Je vais revoir celle que j'aime :

C'est Margoton, dit le premier.

—C'est Madelon, dit le deuxième.

C'est Jeanneton,” dit le dernier.

Un homme était sur leur passage :

“ Hé ! c'est Jean, le sonneur, je crois.

Quoi de nouveau dans le village ?

—Tout va toujours comme autrefois.

—Et Margoton, votre voisine ?

—J'ai sonné ses vœux l'an dernier,

Car elle est sœur visitandine

Dans le couvent de Noirmoutier.

—Et Madelon ! toujours bien sage ?

—Oui-da. Pour elle, j'ai sonné,

Voilà dix mois, son mariage,

Voilà dix jours, son premier-né.

—Et Jeanneton, dit le troisième,

Toujours heureuse ?—Ah ! sûrement :

Trois mois passés aujourd'hui même

J'ai sonné son enterrement.

—Sonneur, si tu vois Marguerite

Dans le couvent de Noirmoutier,

Dis-lui que je la félicite

Et que je vais me marier.

—Sonneur, si tu vois Madeleine

Dans la maison de son époux,

Dis-lui que je suis capitaine

Et que je fais la chasse aux loups.

—Sonneur, quand tu verras ma mère,

Va la saluer chapeau bas ;
Dis-lui que je suis à la guerre,
Et que je ne reviendrai pas."

Le prud'homme et son compère.

(Conte du moyen âge)

Un pêcheur était occupé à jeter ses filets à la mer. Il voit quelqu'un tomber dans l'eau. Il vole à son secours, cherche à l'accrocher par ses habits avec sa perche et vient à bout de le retirer ; mais par malheur il lui crève un œil avec le croc.

Le noyé était son compère, qu'il reconnaît ; il l'emmène chez lui, le fait soigner et le garde jusqu'à ce qu'il soit guéri. Celui-ci n'est pas plus tôt sorti qu'il forme plainte contre le pêcheur pour l'avoir blessé. Le bailli lui assigne un jour auquel ils doivent comparaitre. Chacun expose ses raisons, et les juges, au moment de prononcer, se trouvent embarrassés, quand un fou qui était là élève la voix. "Messieurs, dit-il, la chose est aisée à décider. Cet homme se plaint qu'on l'a privé d'un œil. Eh bien ! faites-le jeter à l'eau au même endroit. S'il s'en retire, il est juste qu'il obtienne dédommagements contre le pêcheur ; mais s'il y reste, il faut l'y laisser et récompenser l'autre du service qu'il a rendu." Ce jugement fut trouvé très équitable. Mais le noyé, qui eut peur qu'on ne l'exécutât, se retira bien vite et se désista de sa demande.

C'est temps perdu que d'obliger un ingrat ; il ne vous en sait nul gré. Sauvez un larron de la potence, vous serez fort heureux si le lendemain il ne vous vole pas.

La cigale et la fourmi.

(LA FONTAINE)

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine.
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
"Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'ôût, foi d'animal,
Intérêt et principal."
La fourmi n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre défaut.
"Que faisiez-vous au temps chaud ?"
Dit-elle à cette emprunteuse.
"Nuit et jour, à tout venant,
Je chantais, ne vous déplaise.

—Vous chantiez ! J'en suis fort aise.
Eh bien ! dansez maintenant."

Frédéric-le-Grand et le soldat français.

Frédéric-le-Grand avait l'habitude, toutes les fois qu'un soldat entra dans sa garde, de lui poser trois questions, savoir : "Quel âge avez-vous ?—Combien de temps y a-t-il que vous êtes à mon service ?—Votre paie et votre traitement vous conviennent-ils ?"

Il arriva qu'un jeune soldat, né en France, désira entrer au service de la Prusse. Sa bonne mine le fit accepter sur-le-champ. Comme il ignorait la langue allemande, son capitaine, après l'avoir averti que le roi le questionnerait dans cette langue la première fois qu'il le verrait, lui conseilla d'apprendre par cœur les trois réponses qu'il devrait lui faire. Le soldat s'appliqua à répéter les trois réponses. Un jour, Frédéric s'avança vers lui pour l'interroger. Le hasard voulut que, cette fois, le roi commençât par la seconde question et lui demandât :

—Combien de temps y a-t-il que vous êtes à mon service ?

—Vingt-et-un ans, répondit le soldat.

Le roi, frappé de son air de jeunesse, reprit d'un ton fort étonné :

—Quel âge avez-vous donc ?

—Un mois, n'en déplaît à Votre Majesté.

Frédéric, toujours plus étonné, s'écria :

—Vous ou moi, nous devons certainement avoir perdu l'esprit !

Le soldat, qui prit cela pour la troisième question, répondit avec la plus grande tranquillité :

—L'un et l'autre, n'en déplaît à Votre Majesté !

Le lion et le rat.

(LA FONTAINE)

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

De cette vérité deux fables feront foi,

Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion

Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.

Le roi des animaux, en cette occasion,

Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.

Ce bienfait ne fut pas perdu.

Quelqu'un aurait-il jamais cru

Qu'un lion d'un rat eût affaire ?

Cependant il avint qu'au sortir des forêts

Ce lion fut pris dans des rêts,

Dont ses rugissements ne purent le défaire.

Sire rat accourut, et fit tant par ses dents,

Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps

Font plus que force ni que rage.

La colombe et la fourmi.

(LA FONTAINE)

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,
Quand sur l'eau se penchant une fourmis y tombe ;
Et dans cet océan l'on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.
Elle se sauve ; et là-dessus
Passe un certain certain croquant qui marchait les
pieds nus.
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmi le pique au talon.
Le vilain retourne la tête :
La colombe l'entend, part, et tire de long.
Le souper du croquant avec elle s'envole.
Point de pigeon pour une obole.

Difficulté surmontée.

Le grand musicien Mozart, malgré l'harmonieuse noblesse de sa vie et les tristesses qui en obscurcirent la fin, ne dédaignait pas la plaisanterie. Un jour, Haydn se trouvait avec Mozart, son jeune et déjà triomphant rival. L'auteur de Don Juan lui dit :

— Maître, je parie que vous ne parviendrez pas à exécuter un morceau que j'aurai écrit

Haydn tient le pari en souriant.

— Voici, reprend Mozart, après avoir achevé d'écrire.

Haydn se met au clavier, place la musique devant lui et laisse courir ses doigts. Le peu de difficulté du morceau l'étonne ; mais, tout à coup :

— Hé ! Qu'est-ce que ceci ? J'ai les deux mains employées, l'une touche à gauche, l'autre à droite, et... il y a une note à faire vibrer au milieu. Personne au monde ne peut jouer ça ! C'est une erreur !

Mozart s'amuse de la perplexité de l'exécutant, qui s'est levé. Il s'assied à la place restée vide et reprend le morceau à la première mesure, continue sans s'inquiéter, attend le passage impossible pour Haydn, baisse un peu la tête, appuie le nez sur la touche du milieu et poursuit sans encombre.

Alors Haydn s'avoue vaincu et donnant une pichenette au jeune Wolfgang :

— Je vois, mon cher ami, que vous nous mènerez tous par le bout du nez.

L'avenir prouva que la prophétie de Hayden était juste, et Mozart se classa au premier rang des maîtres de la musique comme il avait été au premier rang des exécutants.

Mort de Milon de Crotone.

Milon de Crotone était un athlète célèbre par sa force extraordinaire. A un âge avancé, et après avoir cessé depuis longtemps déjà de concourir dans les jeux publics, il traversait seul une forêt. Il vit près de la route un chêne qui avait de longues crevasses. Il voulut éprouver s'il lui restait encore quelque force : il mit ses doigts dans les fentes et essaya de séparer l'arbre en deux parties. Il put séparer le chêne jusqu'au milieu du tronc ; mais il avait trop présumé de ses forces. Tout à coup, les deux parties de l'arbre se rejoignirent et retinrent si fortement les mains de l'athlète qu'il ne put se dégager. Il fut mis en pièces par les bêtes féroces de la forêt.

Le corbeau et le renard.

(LA FONTAINE)

Maitre corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maitre renard, par l'odeur alléché
Lui tint à peu près ce langage :
" Hé ! bonjour, monsieur du Corbeau,
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois."
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : " Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute."

Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Le naufrage de la "Blanche-Nef".

(AUGUSTIN THIERRY)

La paix se trouvant complètement rétablie, le roi Henri, son fils légitime Guillaume, plusieurs de ses enfants naturels et les seigneurs normands d'Angleterre se disposèrent à repasser le détroit.

La flotte fut rassemblée, dans le mois de décembre, dans le port de Barfleur. Au moment du départ, un certain Thomas, fils d'Étienne, vint trouver le roi et, lui offrant un marc d'or, lui parla ainsi : "Étienne, fils d'Érard, mon père, a servi toute sa vie le tien sur mer, et c'est lui qui conduisait le vaisseau sur lequel ton père monta pour aller à la conquête ; seigneur roi, je te supplie de me bailler en fief le même office : j'ai un navire appelé la Blanche-Nef et appareillé comme il faut. Le roi répondit qu'il avait choisi le navire sur lequel il voulait passer ; mais que, pour faire droit à la requête du fils d'Étienne, il confierait à sa conduite ses deux fils, sa fille et tout leur cortège.

Le vaisseau qui devait porter le roi mit le premier à la voile par un vent du sud, au moment où le jour baissait, et le lendemain matin il aborda heureusement en Angleterre. Un peu plus tard, sur le soir, partit l'autre navire. Les matelots qui le conduisaient avaient demandé du vin au départ, et les jeunes passagers

leur en avaient fait distribuer avec profusion. Le vaisseau était manœuvré par cinquante rameurs habiles. Thomas, fils d'Étienne, tenait le gouvernail, et ils naviguaient rapidement par un beau clair de lune, longeant la côte voisine de Barfleur. Les matelots, animés par le vin, faisaient force de rames pour atteindre le vaisseau du roi. Trop occupés de ce désir, ils s'engagèrent imprudemment parmi les rochers à fleur d'eau, dans un lieu appelé le Ras de Catte, aujourd'hui Ras de Catteville. La Blanche-Nef donna contre un écueil, de toute la vitesse de sa course, et s'entr'ouvrit par le flanc gauche : l'équipage poussa un cri de détresse qui fut entendu sur les vaisseaux du roi, déjà en pleine mer, mais personne n'en soupçonna la cause. L'eau entra en abondance, le navire fut bientôt englouti avec tous les passagers, au nombre de trois cents personnes, parmi lesquelles il y avait dix-huit femmes. Deux hommes seulement se retinrent à la grande vergue qui resta flottante sur l'eau ; c'était un boucher de Rouen, nommé Bérauld, et un jeune homme de naissance plus relevée, appelé Godefroi, fils de Gilbert de l'Aigle.

Thomas, le patron de la Blanche-Nef, après avoir plongé une fois, revint à la surface de l'eau ; apercevant les têtes des deux hommes qui tenaient la vergue : "Et le fils du roi, leur dit-il, qu'est-il arrivé de lui ? — Il n'a point reparu, ni lui, ni son frère, ni sa soeur, ni personne de leur compagnie. — Malheur à moi," s'écria le fils d'Étienne, et il replongea volontaire-

ment. Cette nuit de décembre fut extrêmement froide, et le plus délicat des deux hommes qui survivaient, perdant ses forces, lâcha le bois qui le soutenait et descendit au fond de la mer, en recommandant à Dieu son compagnon. Bérauld, le plus pauvre de tous les naufragés, dans son justaucorps de peau de mouton, se soutint à la surface de l'eau; il fut le seul qui vit revenir le jour; des pêcheurs le recueillirent dans leurs barques; il survécut, et c'est de lui qu'on apprit les détails de l'évènement.

L'irrésolu.

(ERNEST LEGOUVÉ)

Un être irrésolu porte son irrésolution dans le choix d'un habit comme dans le choix d'un état, dans une visite à faire comme dans un voyage à entreprendre, dans les plaisirs comme dans les affaires.

J'entends toujours ce dialogue d'un employé des finances avec sa femme, à propos de son parapluie :

—Marie, me conseilles-tu de prendre mon parapluie ?

—Fais comme tu voudras, mon ami.

—Crois-tu qu'il pleuve ?

—Je n'en sais rien, mon ami.

—Allons ! je l'emporte !

—Tu fais bien, mon ami.

—Mais s'il ne pleut pas, il me gênera !

—Eh bien ! ne l'emporte pas.

—Mais s'il pleut, je serai mouillé.

—Alors, emporte-le.

—Tu es insupportable ! Emporte-le... ne l'emporte pas... Ah ! que diable ! on a un avis. Crois-tu que je ferais bien de l'emporter ?

—Oui !

—Eh bien ! alors je l'emporte... Cependant, le baromètre a remonté depuis ce matin... le ciel s'éclaircit... si le temps devient beau, je ne penserai plus à ce diable de parapluie, et je le perdrai. Ah ! ma foi, décidément (décidément est le mot favori des irrésolus), je ne l'emporte pas !

Le voilà parti. Mais en passant dans l'antichambre, il a vu son parapluie, il le prend, et... et arrivé en bas, il le dépose chez le concierge !

La guenon, le singe et la noix.

(FLORIAN)

Une jeune guenon cueillit

Une noix dans sa coque verte ;

Elle y porte la dent, fait la grimace... " Ah ! certe,

Dit-elle, ma mère mentit

Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes.

Puis, croyez aux discours de ces vieilles personnes.

Qui trompent la jeunesse ! Au diable soit fruit ! "

Elle jette la noix. Un singe la ramasse,

Vite entre deux cailloux la casse,
L'épluche, la mange, et lui dit :
" Votre mère eut raison, ma mie ;
Les noix ont fort bon goût, mais il faut les ouvrir.
Souvenez-vous que, dans la vie,
Sans un peu de travail on n'a point de plaisir."

Le couplet bissé.

Philippe V, petit-fils de Louis XIV, devenu roi d'Espagne, passait en 1707 par le village de Montlhéry.

Le curé, suivi d'un grand nombre de paroissiens, se présenta devant le prince et, en guise de harangue, lui chanta ce couplet :

Tous les bourgeois d' la Châtre et ceux de Montlhéry
Ont eu fort grande joie en vous voyant ici.
Petit-fils de Saint Louis, que Dieu vous accompagne,
Et qu'un prince si bon,
Bon, bon,
Cent ans et par delà,
Là, là,
Règne dedans l'Espagne !

Le roi rit beaucoup et dit au chanteur :

— Bis ! si cela ne vous fatigue pas, Monsieur le curé.

Le curé obéit et reçut dix louis pour ses pauvres.

— Bis ! Sire, si cela ne vous fatigue pas, reprit à son tour le curé.

Philippe trouva le mot plaisant et fit doubler la somme.

Crésus et Solon.

Crésus, roi de Lydie, invita le célèbre législateur Athénien Solon à se rendre à sa cour. Le jour où Solon devait arriver, Crésus, pour l'éblouir, para sa personne avec le plus de soin et de magnificence qu'il put. Solon parut ne pas s'en apercevoir ; il ne lui adressa pas un mot de félicitation. Crésus alors fit ouvrir tous ses trésors et étaler devant les yeux de son hôte tous ses objets et ses meubles précieux, son or, ses bijoux.

Quand Solon revint auprès du roi, celui-ci lui demanda s'il avait vu sur la terre un homme plus heureux que lui. " Oui, répondit Solon ; j'ai vu à Athènes un certain Tellus, homme de bien, pourvu d'une fortune suffisante : il est mort pour sa patrie, laissant des enfants bien élevés et déjà estimés par leurs concitoyens."

Crésus fut mécontent de n'avoir pas été jugé l'homme le plus heureux du monde. " Et, après ce Tellus, demanda-t-il, connais-tu quelqu'un de plus heureux que moi ?— Sans doute : j'estime que Cléobis et Biton ont été plus heureux que toi : c'étaient deux frères, unis par une étroite amitié, qui donnèrent un bel exemple de piété filiale. Leur mère, prêtresse de Junon, devait se rendre au temple de la déesse. Les bœufs qui devaient traîner son char n'arrivant pas, les deux frères se mirent eux-mêmes sous le joug. Ils

assistèrent au sacrifice, s'endormirent dans le temple, et furent trouvés morts le lendemain. Ils étaient passés sans souffrance de la vie à la mort.— Alors, dit Crésus irrité, je ne suis pas, selon toi, un homme heureux ? —Roi des Lydiens, répondit Solon, nous autres Grecs, considérant à combien d'accidents la vie humaine est sujette, nous croyons qu'on n'a pas le droit de s'enorgueillir du bonheur présent. Nous n'appelons un homme heureux, que lorsque nous le voyons mourir heureux. Le bonheur d'un homme qui vit encore n'est pas moins incertain que ne l'est la victoire pour le soldat qui lutte encore sur le champ de bataille.

Polichinelle.

(CLOVIS HUGUES)

Polichinelle a deux fardeaux
Qui lui font une rondeur d'aile
Dans la poitrine et sur le dos :
Il est bossu, Polichinelle !

Polichinelle bat les gens ;
Son nez en virgule étincelle,
Quand il tape sur les sergents :
Il est méchant, Polichinelle !

Il fait peur aux bons oiselets
Quand, avec sa voix de crécelle,

Il chante deux ou trois couplets :
Il chante faux, Polichinelle !

Mais, comme il chérit les enfants !
Chacun le réclame et l'appelle
Avec des gestes triomphants :
Il est gentil, Polichinelle !

La partie d'échecs.

Un roi maure de Grenade, nommé Mahomet IX, faisait garder depuis plusieurs années dans un château fort, à deux lieues de sa capitale, son frère aîné Sélim, qu'il avait détrôné. Étant sur le point de mourir, et vouant assurer le trône à son fils, il donna l'ordre à un officier de ses gardes d'aller couper la tête du prisonnier et de la lui apporter. Sélim jouait aux échecs lorsque ce messenger de mort vint lui signifier sa sentence. Il eut recours aux supplications les plus touchantes pour en faire suspendre l'exécution pendant quelques heures, et il parvint à obtenir le temps d'achever sa partie. On croira sans peine qu'il mit tous ses soins à la prolonger. Pendant qu'il était occupé à jouer, des cris se firent entendre tout à coup à la porte de sa prison, et lui apprirent que ses partisans l'avaient fait élire successeur du roi qui venait d'expirer ; de sorte que ce peu de temps, obtenu par

ses prières, l'arracha à la mort et lui donna une couronne.

Dans les situations difficiles, il est bon de gagner du temps.

Exagération méridionale.

Les Parisiens prétendent avoir les meilleurs coffres-forts incombustibles.

— Vos coffres-forts de Paris, disait un Marseillais, ne m'en parlez pas ! Figurez-vous que, pendant un incendie qui dura vingt-quatre heures, on avait mis un lapin dans un coffre-fort fabriqué à Marseille. Quand le feu fut éteint, on retire le lapin... Eh bien ! savez-vous ce qui était arrivé ?

— Il était encore vivant.

— Non, il était mort...

— Il n'y a rien là de merveilleux ! s'écrient les assistants.

— Attendez, il était mort gelé !

Les bœufs.

(PIERRE DUPONT)

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux ;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.

C'est par leurs soins qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été ;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid ?

Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois, sur leur corne noire,
Se poser les petits oiseaux.

Interprétation heureuse.

La grand sculpteur Houdon, auteur de la célèbre statue de Voltaire, faillit être guillotiné sous la Terreur, et ne dut qu'à l'ingéniosité de Barère d'échapper à la mort.

M^{me} Houdon, prévenue que son mari, inscrit parmi les suspects, allait être arrêté, courut au ministère de l'Intérieur pour implorer Barère.

— Madame, lui répondit celui-ci, si j'entrevois pour Houdon un moyen de salut, je n'hésiterais pas à l'employer. Mais David s'est mis dans la cervelle de faire guillotiner tous les autres artistes. Or, il est

tout puissant, et pas un peintre, pas un sculpteur n'est sûr d'avoir encore, d'ici quelque temps, sa tête sur son cou.

M^{me} Houdon, désespérée de cette réponse, allait sortir quand Barère la rappela.

—Que fait maintenant votre mari ?

—Ce qu'il fait ?

—Oui, quelle œuvre ?

—Une œuvre allégorique : La Foi méditant sur la Théologie.

—Voilà qui est mauvais pour lui. Mais que représentent cette statue ?

—Une femme tenant et regardant un morceau de papier.

—Cette femme est-elle belle ?

—Oui, très belle.

—Eh bien ! Madame, laissez-moi faire. Houdon est sauvé !

Barère se rendit en courant à l'Assemblée. Quelques instants plus tard, il montait à la tribune.

—Citoyens, déclarait-il, j'ai le plaisir d'annoncer aux représentants du pays qu'un grand artiste, justement illustre dans le monde entier, le citoyen Houdon, vient de terminer une œuvre inspirée des plus purs sentiments civiques, et dont il fait hommage à l'Assemblée. Cette œuvre, citoyens, représente "la Liberté méditant sur la Constitution."

A ces mots, des applaudissements, des acclamations retentirent sur tous les bancs. Des remerciements fu-

rent votés d'enthousiasme au citoyen Houdon. C'est ainsi que l'auteur de la statue de Voltaire fut épargné par l'échafaud.

Psamménit et Cambyse.

Après la prise de Memphis, raconte Hérodote, Psamménit, roi d'Égypte, fut conduit, par ordre de Cambyse, devant la ville avec quelques autres Égyptiens. On les y traita avec la dernière ignominie, afin de les éprouver. Cambyse fit habiller la fille de ce prince en esclave et l'envoya, une cruche à la main, chercher de l'eau ; elle était accompagnée de plusieurs autres filles de la plus haute condition, qui étaient habillées de la même façon que la fille du roi. Ces jeunes filles, en passant auprès de leurs pères, fondirent en larmes : les Égyptiens éclatèrent en cris et en gémissements ; mais Psamménit se contenta de baisser les yeux.

Ces jeunes filles sorties, Cambyse fit passer devant lui son fils accompagné de deux mille jeunes Égyptiens, tous la corde au cou et un frein à la bouche. On les menait à la mort. Psamménit les vit défilier ; mais, tandis que les autres Égyptiens pleuraient et se lamentaient, il garda la même contenance qu'à la vue de sa fille.

Lorsque ces jeunes gens furent passés, il aperçut un vieillard qui mangeait ordinairement à sa table. Cet homme, dépouillé de tous ses biens, ne subsistait plus

que des aumônes qu'on lui faisait; il allait de rang en rang par toute l'armée, implorant la compassion des soldats, celle même de Psamménit. Ce prince, à ce spectacle, ne put retenir ses larmes et se frappa la tête. Des gardes placés près de lui, avec ordre de l'observer, rapportaient à Cambyse tout ce qu'il faisait à chaque objet qui passait devant lui. Étonné de sa conduite, Cambyse lui fit demander pourquoi il avait paru insensible à l'humiliation de sa fille, au malheur de son fils, et pourquoi il prenait tant d'intérêt au sort d'un homme qui ne lui était ni parent, ni allié. "Fils de Cyrus, répondit Psamménit, les malheurs de ma maison sont trop grands pour que j'aie pu les pleurer; le triste sort d'un ami qui est tombé dans l'indigence, après avoir possédé de grands biens, a fait enfin couler mes larmes."

Les voleurs et l'âne.

(LA FONTAINE)

Pour un âne enlevé, deux voleurs se battaient :
L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.
Tandis que coups de poing trottaient,
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître Aliboron.

L'épée de Damoclès.

(D'après CICÉRON)

Damoclès, un des courtisans de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, vantait la richesse de ce prince, sa puissance, la magnificence de ses palais, et concluait que jamais homme n'avait été si heureux. "Eh bien ! dit le tyran, puisque ma vie a tant de charmes pour toi, te plaît-il d'y goûter un peu et de faire l'épreuve de cette fortune qui te semble si digne d'envie ?" Damoclès accepte avec joie. On le place sur un lit d'or couvert des plus riches étoffes; on dispose dans la salle un grand nombre de dressoirs garnis d'une argenterie merveilleusement ciselée; on lui met autour du cou et sur la tête une couronne de fleurs; on brûle des parfums; autour de la table, chargée des mets les plus exquis, sont des esclaves attentifs à prévenir ses moindres désirs; une douce symphonie charme ses oreilles. Damoclès était au comble du bonheur. Mais par hasard il lève les yeux. Que voit-il? Une épée étincelante, attachée au plafond par un crin de cheval, était suspendue au-dessus de sa tête. A l'instant ses yeux cessèrent de voir la richesse qui l'entourait; ses oreilles n'entendirent plus les sons de la musique; sa main ne s'étendit plus vers la table; il n'avait plus de pensée que pour le glaive menaçant. "Voilà ma fortune, voilà mon bonheur, dit le prince; te plaît-il de continuer l'épreuve ?"

Damoclès demanda la permission de se soustraire au plus vite à une félicité dont les douceurs étaient mêlées de si terribles angoisses.

Oh ! la belle mouche !

(FRANCISQUE SARCEY)

Ah ! ils sont bien ennuyeux, les enfants, et on les donne, cent fois le jour, au diable de bon cœur. Mais il n'y a qu'eux encore qui vous soient dans la vie un consolation, une douceur, un agrément, et tout. Ils emplissent la vie, sans qu'on sache comment, et vous la rendent supportable, heureuse même, en vous faisant enrager. On les tuerait, quand ils crient, les petits gredins ! pour le plaisir de crier, par malice pure. Mais ils n'ont qu'à sourire, qu'à vous offrir leur petit bec à embrasser, et c'est le ciel !

Et c'est si gentil de suivre les progrès de ces petites intelligences, de voir comment ils s'emparent des mots qu'ils entendent et les appliquent juste aux circonstances. On se pâme de rire, et ce sont des rires frais comme les enfants eux-mêmes.

L'autre jour, Bébé voit prendre du café à son papa ; il en demande ; on ne veut lui en donner qu'additionné de beaucoup d'eau. Mais s'il voit verser de l'eau dans la tasse, il criera tout du haut de sa tête. Ah ! c'est que Bébé est volontaire et gourmand ! On détourne son attention !

— Oh ! lui dit sa mère, la belle mouche au plafond !
Bébé regarde en l'air, cherche la mouche des yeux, et quand il les baisse, on lui sert sa tasse de café. Il a l'air d'avoir été dupe de ce petit stratagème. Mais voilà qu'avant-hier il n'a pas été sage dans la journée ; on l'a conté au père qui, d'un air sévère et faisant sa grosse voix :

— Qui est-ce qui a battu sa bonne ce matin ?

— C'est un bébé.

— Ah ! un bébé ! et comment se nomme ce bébé ?

Bébé lève le nez en l'air, regarde au plafond, cherche la mouche des yeux, et d'un ton admiratif :

— Oh ! la belle mouche ! s'écrie-t-il.

Que voulez-vous ? Nous avons tous pouffé de rire. On a embrassé le marmot à bouche que veux-tu. Ça n'est pas de la bonne éducation, j'en conviens. Mais plaignons les malheureux sevrés de ces plaisirs-là.

Les deux voyageurs.

(FLORIAN)

Le compère Thomas et son ami Lubin
Allaient à pied tous deux à la ville prochaine.

Thomas trouve sur son chemin

Une bourse de louis pleine ;

Il l'empoche aussitôt. Lubin d'un air content,

Lui dit : " Pour nous la bonne aubaine !

— Non, répond Thomas froidement,

Pour nous n'est pas bien dit ; pour moi, c'est différent."

Lubin ne souffle plus ; mais, en quittant la plaine, Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.

Thomas tremblant, et non sans cause,

Dit : " Nous sommes perdus !—Non, lui répond

Lubin,

Nous n'est pas le vrai mot ; mais toi, c'est autre chose."

Cela dit, il s'échappe à travers le taillis.

Immobile de peur, Thomas est bientôt pris :

Il tire la bourse et la donne.

Qui ne songe qu'à soi quand la fortune est bonne,
Dans le malheur n'a point d'amis.

Le menteur.

Il était une fois, dans une ville de l'Annam, un barbier, un fieffé coquin de menteur : il passait ses nuits à imaginer d'incroyables aventures qui auraient pu lui arriver, et ses journées à se vanter auprès de ses amis qu'elles lui étaient réellement arrivées. Il mentait pour mentir, pour le plaisir de mentir et de faire le paon devant ses auditeurs.

" J'ai beaucoup voyagé, dit-il un jour à son voisin le rotinier, et j'ai vu maintes choses surprenantes ; entre autres, une jonque prodigieuse et dont tu ne

peux te faire une idée, toi qui a vécu ta vie dans ta boutique, comme un rat dans son trou... Elle était si longue qu'un homme, parti tout enfant du tillac de proue, se trouvait être un vieillard au moment d'atteindre le pied du grand mât, et succombait bien avant de parvenir au tillac de poupe.

— Cette jonque était, en vérité, bien extraordinaire, riposta le rotinier, mais j'ai vu mieux. Je suis entré, par hasard, autrefois, en un temps où je sortais de ma boutique plus souvent qu'aujourd'hui, je suis entré dans une forêt singulière : les arbres en étaient si hauts, qu'un corbeau tombé du nid mourait de vieillesse avant de pouvoir seulement se percher sur les premières branches !

— Menteur ! se récria le barbier, audacieux menteur ! Il est impossible qu'il y ait de pareils arbres.

— C'est vrai, répliqua tranquillement le rotinier ; mais alors, où le constructeur de ta jonque prodigieuse a-t-il pu se procurer ses mâts ? "

Ainsi le barbier hâbleur se trouva confondu.

(Légende annamite.)

Un sauvetage méritoire.

(STENDHAL.)

Avant-hier, je me promenais vers le pont d'Iéna, du côté du Champ de Mars ; il faisait un grand vent ; la Seine était houleuse et me rappelait la mer. Je

suivais de l'œil un petit batelet rempli de sable jusqu'au bord, qui voulait passer sous la dernière arche du pont, de l'autre côté de la Seine, près de quai des Bons-Hommes. Tout à coup le batelet chavira; je vis le batelier essayer de nager: mais il s'y prenait mal. "Ce maladroit va se noyer," me dis-je. J'eus quelque idée de me jeter à l'eau; mais j'ai quarante-sept ans et des rhumatismes; il faisait un froid piquant. "Quelqu'un se jettera de l'autre côté," pensais-je. Je regardais malgré moi. L'homme reparut sur l'eau; il jeta un cri. Je m'éloignai rapidement: "Ce serait trop fou à moi, me disais-je; quand je serai cloué dans mon lit, avec un rhumatisme aigu, qui viendra me voir, qui songera à moi? Je serai seul à mourir d'ennui, comme l'an passé. Pourquoi cet animal se fait-il marinier sans savoir nager? D'ailleurs son bateau était trop chargé." Je pouvais être déjà à cinquante pas de la Seine, j'entends encore un cri du batelier qui se noyait et demandait du secours. Je redoublai le pas: "Que le diable l'emporte!" me dis-je; et je me mis à penser à autre chose. Tout à coup je me dis: "Lieutenant Louant (je m'appelle Louant), tu es un misérable; dans un quart d'heure cet homme sera noyé, et toute ta vie tu te rappelleras son cri.—Misérable! Misérable! dit le parti de la prudence; c'est bientôt dit; et les soixante-sept jours que le rhumatisme m'a retenu au lit l'an passé... Que le diable l'emporte! Il faut savoir nager quand on est marinier." Je marchais fort vite vers l'École

militaire. Tout à coup une voix me dit: "Lieutenant Louant, vous êtes un lâche." Ce mot me fit tressauter. "Ah! ceci est sérieux," me dis-je; et je me mis à courir vers la Seine. En arrivant au bord, jeter habits, bottes et pantalon ne fut qu'un mouvement. J'étais le plus heureux des hommes. "Non, Louant n'est pas un lâche, non, non!" me disais-je, à haute voix. Le fait est que je sauvai l'homme, sans difficulté, qui se noyait sans moi. Je le fis porter dans un lit bien chaud; il reprit bientôt la parole.

Alors je commençai à avoir peur pour moi.

La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.

(LA FONTAINE)

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur;
Disant: "Regardez bien, ma sœur;
Est-ce assez? dites-moi: n'y suis-je point encore?
—Nenni.—M'y voici donc?—Point du tout.—M'y voilà?
—Vous n'en approchez point." La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages:
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,

Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Deux manières d'aimer les plantes.

(TAINÉ)

Un jour, auprès d'une roche humide, je vis venir à moi un petit homme maigre, avec un nez en bec d'aigle, un visage tout en pointe, des yeux verts, des cheveux grisonnants, des mouvements nerveux, saccadés, et quelque chose de bizarre et de passionné dans la physionomie. Il avait de grosses guêtres, une vieille casquette noire, ternie par la pluie, un pantalon boueux aux genoux, sur le dos une boîte de botanique bosselée, une petite bêche à la main. Par malheur, je regardais une jolie plante à longue tige droite, bien verte, à corolle blanche, délicate, qui croît auprès des sources perdues.

Il me prit pour un confrère novice.

—Eh bien! Voilà comme vous cueillez les plantes! Par la tige, malheureux! Que fera-t-elle dans votre herbier, sans racines? Où est votre boîte! Votre sarcloir?

—Mais Monsieur...

—Plante ordinaire, commune aux environs de Paris... Bonne étude, plante bien choisie. Courage! Vous avancerez.

—Mais je ne suis pas botaniste!

—Très bien, vous êtes modeste. Pourtant, puisque

vous êtes aux Pyrénées, il faut étudier la flore du pays... Il y a ici des plantes rares qu'il faut absolument emporter... Hein? Qu'est-ce que cela? L'*Aquilegia Pyrenaica*!

Et mon petit homme partit comme un isard, gravit une pente, creusa soigneusement le sol autour de la fleur, l'enleva sans couper une seule racine, et revint les yeux brillants, l'air triomphant, la tenant en l'air, comme un drapeau.

—Plante propre aux Pyrénées! Je la désirais depuis longtemps; l'échantillon est excellent. Voyons, mon jeune ami, un petit examen; vous ignorez l'espèce, mais vous connaissez la famille?

—Hélas! je ne sais pas un mot de botanique.

Il me regarda, stupéfait.

—Et pourquoi cueillez-vous des plantes?

—Pour les voir, parce qu'elles sont jolies.

Il mit sa fleur dans sa boîte, rajusta sa casquette, et s'en alla sans ajouter un seul mot.

Adresse merveilleuse.

Deux soldats s'exerçant au tir se montraient fort maladroits. Un jeune officier passant auprès d'eux s'arrêta pour les regarder, et après avoir vu plusieurs balles s'égarer loin de la cible, il s'approcha des novices et leur dit avec sévérité:

—N'avez-vous pas honte de votre maladresse! Ne

tirez donc pas sans avoir très exactement visé. Regardez-moi.

Et saisissant le fusil d'un des soldats, il mit en joue longuement et tira. La balle passa à droite de la cible.

L'officier ne perdit pas son sang-froid, et, se tournant vers son voisin, il lui dit :

—Voilà, imbécile, comment vous faites !

Puis il épaula une seconde fois, avec encore plus de soin. Mais la balle récalcitrante passa à gauche de la cible. L'officier ne s'émut pas, et, regardant le second soldat, il reprit :

—Et voilà, grand maladroit, comment vous faites !

Enfin, une troisième balle, ayant eu plus de chance, s'enfonça au milieu de la cible. L'officier dit alors aux deux pioupious émerveillés :

—Et voilà, mes enfants, comment je fais, moi. Faites comme moi !

Douce souvenance.

(CHÂTEAUBRIAND)

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux, ces jours
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours !

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère ;
Et nous baisions ses blonds cheveux,
Tous deux ?

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore ?
Et de cette tant vieille tour
Du More,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau ?

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours !

Adieu, rôti !

(JEAN-JACQUES ROUSSEAU)

Je ne puis me rappeler sans rire qu'un soir, chez mon père, étant condamné pour quelque espièglerie à m'aller coucher sans souper, et passant par la cuisine avec mon triste morceau de pain, je vis et flairai le rôti tournant à la broche.

On était autour du feu ; il fallut en passant saluer tout le monde. Quand la ronde fut faite, l'ergnant du coin de l'œil ce rôti, qui avait si bonne mine et qui sentait si bon, je ne pus m'abstenir de lui faire aussi la révérence et de lui dire, d'un ton piteux : " Adieu, rôti ! "

Cette saillie de naïveté parut si plaisante qu'on me fit rester à souper.

Retour des Alpes.

(ALPHONSE DAUDET)

En Provence, c'est l'usage, quand viennent les chaleurs, d'envoyer le bétail dans les Alpes. Bêtes et gens passent cinq ou six mois là-haut, logés à la belle étoile, dans l'herbe jusqu'au ventre ; puis, au premier frisson de l'automne, on redescend au *mas*, et l'on revient brouter bourgeoisement les petites collines grises que parfume le romarin. . . .

Donc hier soir les troupeaux rentraient. Depuis le matin, le portail attendait, ouvert à deux battants ; les bergeries étaient pleines de paille fraîche.

D'heure en heure on se disait : " Maintenant ils sont à Eyguières, maintenant au Paradou. "

Puis, tout à coup, vers le soir, un grand cri : " Les voilà ! " et là-bas, au lointain, nous voyons le troupeau s'avancer dans une gloire de poussière.

Toute la route semble marcher avec lui. . . . Les vieux béliers viennent d'abord, la corne en avant, l'air sauvage ; derrière eux le gros des moutons, les mères un peu lasses, leurs nourrissons dans les pattes :—les mules à pompons rouges portant dans des paniers les agnelets d'un jour qu'elles bercent en marchant ; puis les chiens tout suants, avec des langues jusqu'à terre, et deux grands coquins de bergers drapés dans des manteaux de cadis roux qui leur tombent sur les talons comme des chapes.

Tout cela défile devant nous joyeusement et s'engouffre sous le portail, en piétinant avec un bruit d'averse. . . .

Il faut voir quel émoi dans la maison. Du haut de leur perchoir, les gros paons vert et or, à crête de tulle, ont reconnu les arrivants et les accueillent par un formidable coup de trompette.

Le poulailler, qui s'endormait, se réveille en sursaut. Tout le monde est sur pied : pigeons, canards, dindons, pintades. La basse-cour est comme folle ; les poules parlent de passer la nuit ! . . .

On dirait que chaque mouton a rapporté dans sa laine, avec un parfum d'Alpe sauvage, un peu de cet air vif des montagnes qui grise et qui fait danser.

C'est au milieu de tout ce train que le troupeau gagne son gîte. Rien de charmant comme cette installation. Les vieux béliers s'attendrissent en revoyant leur crèche. Les agneaux, les tout petits, ceux qui sont nés dans le voyage et n'ont jamais vu la ferme, regardent autour d'eux avec étonnement.

Mais le plus touchant encore, ce sont les chiens, ces braves chiens de berger, tout affairés après leurs bêtes et ne voyant qu'elles dans le *mas*.

Le chien de garde a beau les appeler du fond de sa niche : le seau du puits, tout plein d'eau fraîche, a beau leur faire signe : ils ne veulent rien voir, rien entendre, avant que le bétail soit rentré, le gros loquet poussé sur la petite porte à clairevoie, et les bergers attablés dans la salle basse.

Alors seulement ils consentent à gagner le chenil, et là, tout en lapant leur écuelle de soupe, ils racontent à leurs camarades de la ferme ce qu'ils ont fait là-haut dans la montagne, un pays noir où il y a des loups et de grandes digitales de pourpre pleines de rosée jusqu'au bord.

Dame souris.

(VERLAINE)

Dame souris trotte,
Noire dans le gris du soir.
Dame souris trotte,
Grise dans le noir.

Dame souris trotte,
Rose dans les rayons bleus.
Dame souris trotte :
Debout, paresseux !

Le bon Samaritain.

(Évangile de SAINT LUC)

Un homme demanda à Jésus : " Quel est mon prochain ? " Jésus leva les yeux sur lui et lui dit : " Un homme allant de Jérusalem à Jéricho tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent et, l'ayant chargé de coups, le laissèrent à demi-mort.

Cependant il advint qu'un prêtre, cheminant du même côté, le vit et passa outre. Pareillement un Lévite, étant arrivé près du blessé, le vit et passa son chemin. Mais un Samaritain qui voyageait par là, vint près de lui, et, le voyant, fut ému de pitié.

Il s'approcha et il banda ses blessures après y avoir fait couler de l'huile et du vin ; puis l'ayant mis sur son cheval, il le transporta dans une auberge, et il prit soin de lui. Le lendemain, il tira de sa bourse deux deniers, et les donna à l'hôtelier en lui disant : "Aie soin de ce blessé ! Tout ce que tu auras dépensé de plus, je te le revaudrai quand je serai de retour."

De ces trois hommes, lequel te semble avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ?

—C'est celui qui a eu pitié de lui.

—Va donc, dit Jésus, et fais de même."

Le distrait spirituel.

Le fabuliste La Fontaine était l'homme le plus distrait de la terre. Il rêvait sans cesse aux personnages de ses fables, ou songeait à ses auteurs favoris.

Le prince de Condé l'ayant invité un jour à dîner, le poète oublieux n'y alla point. Le prince en éprouva une grande colère.

Sur l'avis d'un ami, La Fontaine se rendit auprès du vainqueur de Rocroy pour lui présenter ses humbles excuses.

Dès que Condé l'aperçut, il lui tourna le dos.

—Merci, Monseigneur ! s'écria le malin fabuliste. On m'avait dit que vous étiez fâché contre moi, mais je vois bien que ce n'est pas vrai.

—Voilà qui est singulier, fit le prince surpris. A quoi donc voyez-vous cela ?

—Votre Altesse me tourne le dos, et elle n'a pas l'habitude d'agir ainsi envers ses ennemis.

Cet adroit compliment fit tomber la mauvaise humeur de Condé, qui tendit la main au poète.

La poule aux œufs d'or.

(LA FONTAINE)

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.

Je ne veux, pour le témoigner,

Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,

Pondait tous les jours un œuf d'or.

Il crut que dans son corps elle avait un trésor :

Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable

A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,

S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches !

Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus,

Qui du soir au matin sont pauvres devenus,

Pour vouloir trop tôt être riches !

Le prêtre qui mangea des mûres.

(JEAN MORÉAS)

Un brave curé allait sur sa jument, qui était forte et bien repue, car elle n'avait jamais manqué d'avoine ni de foin.

Or, c'était la saison qu'il y a abondance de mûres.

Le prêtre va devant lui, disant ses heures, ses matines et ses vigiles. Il arrive dans un chemin creux et il aperçoit un buisson chargé de mûres, grosses et noires et bien en point,

—Par Jésus-Christ, dit-il, je n'ai jamais vu d'aussi belles mûres !

Il en eut grande envie, et ralentit l'allure de sa jument, puis il l'arrêta net devant le buisson.

Mais une chose le tourmentait : les plus mûres étaient trop haut et entourées d'épines. Notre bon curé vit bien qu'il ne les saurait atteindre assis sur sa jument. Il monta donc à deux pieds sur la selle, et, se penchant un peu, il choisit parmi les mûres les plus savoureuses et les mangea avec avidité.

Et quand le curé eut mangé assez de ces fruits, tant qu'il en fut tout rassasié, il s'enquit doucement de quelle façon se tenait la jument. Il vit qu'elle demeurait coi, dont il se réjouit fort, car il était toujours à deux pieds debout sur la selle.

—Dieu, pensa-t-il, si quelqu'un à présent s'avisait de crier : Hue !

Il le pensa et le dit en même temps. Et la jument prit peur et fit un saut sans délai ; et le curé tomba dans le buisson entre les ronces, si malheureusement, que, certes, il n'aurait voulu bouger d'un côté ou de l'autre pour tout l'or du monde.

La jument s'en va fuyant et retourne à la maison. Et quand les valets et la ménagère du curé la reconurent, ils commencèrent à se lamenter, car ils croyaient que leur maître était mort.

Ils courent par le pays et marchent tant, qu'ils viennent jusqu'au buisson où le prêtre se trouvait en mauvais état.

—Mes amis, leur crie-t-il, où allez-vous ? Je suis ici, et je ne suis pas couché moelleusement. Mais les ronces et les épines me piquent et me blessent à me tirer du sang.

—Sire, lui demandent les valets, qui vous a mis là-dedans ?

—Hélas, répond-il, c'est le péché. Comme je passais par ici, disant mes heures, il me prit grande envie de manger des mûres. Et il advint que je tombai dans ce buisson. Mais laissons les paroles et aidez-moi d'en sortir. Je n'ai souci que d'une chose ; c'est d'être en repos dans ma maison.

Par cette histoire nous pouvons apprendre qu'il n'est point sage celui qui dit et conte tout ce qu'il pense.

(Contes de la vieille France)

Le saint et les brigands.

Saint François d'Assise avait constitué un couvent à Mont-Cazal. Comme il s'absentait souvent, il avait remis la garde du couvent au jeune frère Ange.

Dans ce temps-là, trois brigands fameux habitaient le pays. Un jour, ils vinrent au couvent de Mont-Cazal et demandèrent au frère Ange de leur fournir de quoi manger.

Mais le gardien les reçut durement ; il leur reprocha leur mauvaise conduite et les renvoya sans rien leur donner.

Lorsque le gardien eut rapporté à Saint François de quelle manière il avait renvoyé les brigands, celui-ci le réprimanda et lui dit qu'il avait agi en impie, attendu que les méchants ont besoin de douceur et de compassion pour être ramenés au bien.

— Puisque tu as agi contre la charité et contre l'exemple de Jésus-Christ, ajouta le saint, j'exige que tu prennes cette sacoche pleine de pain et cette bouteille de vin, et que tu ailles par monts et vallées à la recherche des trois brigands, jusqu'à ce que tu les retrouves. Tu leur offriras ce vin et ce pain de ma part ; après quoi, t'étant agenouillé devant eux, tu proclamera humblement ton repentir de ta dureté et de ton impolitesse. Et puis, tu leur demanderas, de ma part, qu'ils s'abstiennent de faire le mal, mais qu'ils craignent Dieu et laissent en paix leur prochain.

Frère Ange fit ainsi qu'il lui avait été dit, et il arriva que lorsque les brigands eurent mangé les aumônes que leur envoyait saint François, ils se mirent à causer entre eux et se dirent :

— Hélas ! misérables, infortunés que nous sommes ; nous allons dépouillant les hommes, et les tuant sans aucun remords, tandis que ce saint frère s'accuse humblement devant nous pour quelques paroles bien trop justes qu'il nous a dites, et nous apporte le message charitable du saint père François.

Touchés de remords, ils se rendirent vers saint François qui les accueillit avec bonté et tendresse, et les assura qu'ils obtiendraient le pardon de Dieu.

Dès lors ils changèrent de vie, et ayant été reçus dans l'ordre de saint François, ils s'attachèrent à lui aussi bien par l'âme que par l'habit.

La Moitié de Poulet.

(JEAN MACÉ)

Voici une histoire qui se raconte dans le pays de Montbéliard. C'est un conte de bonne femme, mais il amuse beaucoup les enfants.

Il y avait une fois un poulet si petit, si petit que chacun l'appelait Moitié de Poulet. A force de travailler et d'économiser, il avait amassé cent écus.

Le roi, qui avait toujours besoin d'argent, ne l'eut

pas plutôt appris qu'il vint les lui emprunter, et la Moitié de Poulet était bien fière dans les commencements d'avoir prêté de l'argent au roi.

Mais il vint une mauvaise année, et elle aurait bien voulu ravoir son argent. Elle avait beau écrire lettre sur lettre, tant au roi qu'à ses ministres, personne ne lui répondait. A la fin elle prit la résolution d'aller chercher elle-même ses cent écus, et se mit en route pour le palais du roi.

Chemin faisant, elle rencontre un renard.

—Où vas-tu, Moitié de Poulet?

—Je vais chez le roi. Cent écus me doit.

—Prends-moi avec toi.

—Point de façon ne ferai. Entre dans mon cou, je t'y porterai."

Le renard entre dans son cou, et la voilà partie, toute joyeuse d'avoir fait plaisir au renard.

Un peu plus loin, elle rencontra un loup.

—Où vas-tu, Moitié de Poulet?

—Je vais chez le roi. Cent écus me doit.

—Prends-moi avec toi.

—Du plaisir en aurai. Entre dans mon cou, je t'y porterai."

Le loup entra dans son cou, et la voilà partie encore une fois. C'était un peu lourd, mais la pensée que le loup était content de voyager lui donnait du courage.

Comme elle approchait du palais, elle trouva sur sa route une rivière.

—Où vas-tu, Moitié de Poulet?

—Je vais chez le roi. Cent écus me doit.

—Prends-moi avec toi.

—Bien des charges j'ai. Si tu peux tenir dans mon cou, je t'y porterai."

La rivière se fit toute petite et se glissa dans son cou.

La pauvre petite bête avait de la peine à marcher, mais elle arriva pourtant à la porte du palais.

Toc! toc! toc!

Le portier passe la tête par son carreau.

—Où vas-tu, Moitié de Poulet?

—Je vais chez le roi. Cent écus me doit."

Le portier eut pitié de la petite bête, qui avait un air tout innocent.

—Va-t'en, ma bellotte. Le roi n'aime pas qu'on le dérange. Mal en prend à qui s'y frotte.

—Ouvrez toujours, je lui parlerai. Il a mon bien, il me connaît bien."

Quand on vint dire au roi que la Moitié de Poulet demandait à lui parler, il était à table, et faisait bombance avec ses courtisans. Il se prit à rire, car il se doutait bien de quoi il s'agissait.

—Ouvrez à ma chère amie, répondit-il, et qu'on la mette dans le poulailler."

Le porte s'ouvrit, et la chère amie du roi entra tout tranquillement, persuadée qu'on allait lui rendre son argent.

Mais, au lieu de lui faire monter le grand escalier, voilà qu'on la mène vers une petite cour de côté; on

lève le loquet, on la pousse, et crac! ma Moitié de Poulet se trouve enfermée dans le poulailler.

Le coq, qui piquait dans une épluchure de salade, la regarda d'en haut sans rien dire. Mais les poules commencèrent à la poursuivre et à lui donner des coups de bec. Il n'y a pas une bête plus cruelle que les poules quand il leur vient des étrangers sans défense.

La Moitié de Poulet, qui était une petite personne paisible et rangée, habituée chez elle à n'avoir jamais de querelles, se trouva bien effrayée au milieu de tant d'ennemies. Elle courut se blottir dans un coin, et cria de toutes ses forces :

“ Renard ! renard ! sors de mon cou, ou je suis un petit poulet perdu.”

Le renard sortit de son cou, et croqua toutes les poules.

La servante qui portait à manger aux poules ne trouva que les plumes en arrivant. Elle courut pleurant prévenir le roi, qui se fâcha tout rouge.

“ Qu'on enferme cette enragée dans la bergerie,” dit-il.

Et pour se consoler il fit apporter d'autres bouteilles.

Une fois dans la bergerie, la Moitié de Poulet se vit encore plus en péril que dans le poulailler. Les moutons étaient les uns par-dessus les autres et menaçaient à chaque instant de l'écraser sous leurs pieds. Elle était enfin parvenue à s'abriter derrière un pilier,

quand un gros bélier vint se coucher là, et faillit l'étouffer dans sa toison.

“ Loup ! cria-t-elle, loup ! sors de mon cou, ou je suis un petit poulet perdu.”

Le loup sortit de son cou, et, en un clin d'œil, étrangla tous les moutons.

La colère du roi ne connut plus de bornes quand il apprit ce qui venait de se passer. Il renversa les verres et les bouteilles, fit allumer un grand feu, et envoya chercher une broche à la cuisine.

“ Ah ! la scélérate, s'écria-t-il, je vais la faire rôtir pour lui apprendre à tout massacrer chez moi.”

On amena devant le feu la Moitié de Poulet, qui tremblait de tous ses membres, et déjà le roi la tenait d'une main et la broche de l'autre, quand elle se dépêcha de murmurer :

“ Rivière ! rivière ! sors de mon cou, ou je suis un petit poulet perdu.”

La rivière sortit de son cou, éteignit le feu, et noya le roi avec tous ses courtisans.

La Moitié de Poulet, restée maîtresse du palais, chercha en vain ses cent écus : ils avaient été dépensés et il n'en restait trace. Mais comme il n'y avait plus personne sur le trône, elle monta dessus à la place du roi, et le peuple salua son avènement avec de grands cris de joie. Il était tout enchanté d'avoir une reine qui savait si bien économiser.

L'histoire paraîtra peut-être bien un peu extraordinaire ; mais j'en ai cherché la morale avant de lui.

faire l'honneur de vous la raconter. Il y en a une qui saute aux yeux tout d'abord, à savoir : qu'il ne fait pas bon prêter son argent aux dépensiers ; ce n'est pas la bonne. La vraie morale, c'est qu'il est assez bon de se montrer complaisant avec les gens. On a l'air quelquefois absurde, mais on est toujours récompensé.

Après la bataille.

(VICTOR HUGO)

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : "A boire, à boire, par pitié!"
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : "Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé."
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,

Et vise au front mon père en criant : "Caramba!"
Le coup passa si près que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
"Donne-lui tout de même à boire," dit mon père.

Line et son petit frère.

(LICHTENBERGER)

Bobby a reçu de son parrain un magnifique caniche à roulettes. Il est tout blanc, avec de la vraie laine, et quand on lui tire la tête, il se met à bêler : avec de la bonne volonté, on peut dire qu'il aboie. Bobby le traîne derrière lui au moyen d'une laisse. Il jubile. Line guigne ce spectacle du coin de l'œil. Elle n'a jamais possédé un caniche pareil. Mais il est à Bobby. Il n'y a rien à dire.

—Regarde, Bobby, le joli cadeau que je te fais.

Line lui offre le gros ballon de cuir que si souvent il a convoité. Bobby le considère avec estime, mais sa main ne lâche pas la laisse.

Comme Line est ce matin en veine de générosité ! Elle accourt avec son petit ménage.

—Regarde, Bobby, c'est pour toi, je t'en fais cadeau.

Bobby est ébloui. Toutes les assiettes, toutes les tasses, toutes les cuillères sont à sa disposition ! Quel rêve ! Soigneusement, il introduit une fourchette dans la bouche du caniche. . . .

—Et ceci encore!

Bobby ne peut contenir un gloussement d'extase. C'est la toilette de poupée elle-même qui lui est offerte avec toutes les brosses, les éponges, le flacon de parfum. Il va pouvoir débarbouiller le précieux toutou.

—Et maintenant que je t'ai donné tant de choses, donne-moi ton chien.

D'une main décidée, Line l'agrippe; mais Bobby jette un cri d'agonie et se cramponne désespérément. Alors Line, forte de son droit, donne une bonne secousse, envoie son frère les quatre fers en l'air, et, tandis qu'il geint sur le tapis, elle l'avertit d'un ton sévère :

—Il ne faut pas être égoïste.

L'âne vêtu de la peau de lion.

(LA FONTAINE)

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
Était craint partout à la ronde,
Et, bien qu'animal sans vertu,
Il faisait trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur :
Martin fit alors son office.
Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice
S'étonnaient de voir que Martin
Chassât les lions du moulin.

Force gens font du bruit en France
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

Aristide le Juste.

(PLUTARQUE)

Aristide d'Athènes (5^e siècle avant J.-C.) se distingua de bonne heure par une probité sévère et une haute vertu; et l'on raconte qu'un jour qu'on prononçait au théâtre les vers d'Eschyle :

“ Il ne veut point paraître juste, il veut l'être, ”

tous les regards se portèrent vers Aristide, comme vers un exemple vivant d'équité et de loyauté.

Un jour, deux particuliers plaidant devant lui, et l'un ayant dit que son adversaire avait fait souvent du tort à Aristide : “ Mon bon, lui dit Aristide, parle seulement du mal qu'il t'a fait : c'est ton affaire que je juge, et non la mienne. ”

Le chef de l'armée proposait une résolution importante qui exigeait le secret. Tout d'une voix, l'assemblée chargea Aristide d'en prendre connaissance, et de décider par lui-même. Il déclara que le projet était très utile, mais très injuste, et le peuple, sans plus en savoir, le rejeta : il s'agissait, dit-on, de brûler

secrètement tous les vaisseaux alliés réunis dans un port voisin.

Ses ennemis parvinrent cependant à le faire bannir par le peuple. On raconte à ce sujet qu'un citoyen obscur qui se trouvait à côté d'Aristide dans l'assemblée, s'adressa à lui-même pour écrire son nom sur la coquille de vote. "Aristide vous aurait-il offensé ? lui demanda Aristide.—Non, répondit l'homme, je ne le connais même pas, mais je suis las de l'entendre toujours appeler le Juste."

Chanson de grand-père.

(VICTOR HUGO)

Dansez, les petites filles,
Toutes en rond.
En vous voyant si gentilles,
Les bois riront.

Dansez, les petites reines,
Toutes en rond.
Les papillons dans les plaines
S'envoleront.

Dansez, les petites folles,
Toutes en rond.
Les bouquins dans les écoles
Bougonneront.

Dansez, les petites belles,
Toutes en rond.
Les oiseaux avec leurs ailes
Applaudiront.

Dansez, les petites fées,
Toutes en rond.
Dansez, de bleuets coiffées,
L'aurore au front.

Régulus.

(CHÂTEAUBRIAND)

Le général romain Régulus (3^e siècle avant J.-C.), envoyé en Afrique, avait remporté sur les Carthaginois plusieurs victoires éclatantes ; puis il fut vaincu à son tour et tomba entre les mains de ses ennemis. Plus tard, la fortune étant redevenue favorable aux Romains, Carthage fut réduite à demander la paix. Elle envoya des ambassadeurs en Italie. Régulus les accompagnait. Ses maîtres lui avaient fait donner sa parole qu'il reviendrait prendre ses chaînes, si les négociations n'avaient pas une heureuse issue ; on espérait qu'il plaiderait fortement en faveur d'une paix qui devait lui rendre sa patrie.

Les ambassadeurs de Carthage, après avoir exposé devant les sénateurs romains l'objet de leur mission,

se retirèrent. Régulus voulut les suivre; mais les sénateurs le prièrent de rester à la délibération. Pressé de dire son avis, il représenta fortement toutes les raisons que Rome avait de continuer la guerre contre Carthage.

Les sénateurs, admirant sa fermeté, désiraient sauver un tel citoyen: le grand pontife soutenait qu'on pouvait le dégager des serments qu'il avait faits. "Suivez les conseils que je vous ai donnés, dit l'illustre captif, d'une voix qui étonna l'assemblée, et oubliez Régulus. Je n'attirerai point chez vous la colère des dieux. J'ai promis aux ennemis de me remettre entre leurs mains, si vous rejetez la paix: je tiendrai mon serment. Je n'ignore point le sort qui m'attend; mais un crime flétrirait mon âme; la douleur ne brisera que mon corps. D'ailleurs, il n'est point de maux pour qui sait les souffrir: s'ils passent les forces de la nature, la mort vous en délivre. Pères conscrits, cessez de me plaindre; j'ai disposé de moi, et rien ne pourra me faire changer de sentiment. Je retourne à Carthage, j'accomplis mon devoir, et je laisse faire aux dieux."

Puis il se leva, s'éloigna de Rome sans proférer une parole de plus, tenant les yeux attachés à la terre et repoussant sa femme et ses enfants. Il finit ses jours dans d'affreux supplices, laissant un exemple mémorable de ce que peuvent sur une âme généreuse la religion du serment et l'amour de la patrie.

Gaieté des Tirynthiens.

Les Tirynthiens étaient le peuple le plus rieur de la Grèce. Dans leurs assemblées, ils ne délibéraient que sur des bouffonneries, et les autres villes de la Grèce ne cachaient pas leur mépris pour des gens qui ne savaient rien prendre au sérieux.

Les Tirynthiens eurent enfin honte de tant de légèreté. Ils envoyèrent demander à l'oracle de Delphes par quel moyen ils se guériraient de cette maladie. L'oracle leur ordonna de sacrifier un taureau à Neptune, sans rire. La condition était difficile à remplir; mais elle ne semblait pas impossible.

On apporta bien des précautions pour que le sacrifice se fit sérieusement; on composa une assemblée des gens les plus graves; et chacun tâcha d'occuper son esprit des plus tristes pensées. Par malheur un enfant s'était glissé parmi eux, et, comme on voulait le chasser, il s'écria: "Avez-vous donc peur que je n'avale votre taureau?"

On éclata de rire, et les Tirynthiens renoncèrent à modifier leur caractère.

Le loup et la cigogne.

(LA FONTAINE)

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc, étant de frairie,

Se pressa, dit on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie.
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os; puis pour un si bon tour
Elle demanda son salaire.
"Votre salaire? dit le loup:
Vous riez, ma bonne commère!
Quoi? ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou?
Allez, vous êtes une ingrante:
Ne tombez jamais sous ma patte."

Louis XI à Plessis-lez-Tours.

(BARANTE)

Vivant pour ainsi dire seul au Plessis, sans la reine, sans ses enfants; ne voyant guère que ses conseillers, qui avaient leur logis non au château, mais à Tours, il s'occupait aussi, dans les intervalles que lui laissaient les affaires, de son parc, de ses ouvriers, du train intérieur de sa maison. Il avait fait venir de Flandre des vaches et une laitière, les avait établies près de lui, et faisait faire sous ses yeux le beurre et le fromage.

Il aimait à se familiariser avec les petites gens, à deviser sans façon avec eux, se plaisant à les mettre à leur aise, tout autant qu'à troubler les grands par ses menaces ou ses railleries. Un jour, étant descendu dans les cuisines, il y trouva un petit garçon qui tournait la broche; cet enfant ne le connaissait pas. "Que gagnes-tu? lui dit-il—Autant que le roi, répondit l'enfant; lui et moi gagnons notre vie: Dieu le nourrit et il me nourrit." La réponse lui plut; il le tira de la cuisine, l'attacha au service de sa personne et lui fit beaucoup de bien.

Une autre fois, sur la parole de son astrologue qui lui avait prédit le beau temps, il était allé à la chasse. Quand il fut au bois, il rencontra un pauvre homme qui touchait son âne chargé de charbon. On lui demanda s'il ferait beau, et il annonça qu'il tomberait assurément une grande pluie. Lorsque le roi fut rentré, bien trempé, il fit venir le charbonnier: "D'où vient, dit-il, que tu en sais plus que mon astrologue? —Ah! Sire, dit celui-ci, ce n'est pas moi, c'est mon âne; quand je le vois se gratter et secouer les oreilles, je suis bien sûr qu'il y aura de l'eau." Pour lors, ce fut un grand sujet de moquerie pour le roi, qui reprochait à son astrologue d'en savoir moins qu'un âne.

Un autre de ses passe-temps, et il s'y était toujours livré depuis sa jeunesse, lorsqu'il était de loisir, c'était de rester longtemps à table, à parler tout à son aise, à raconter des histoires, à en faire dire aux convives,

et à se gausser des uns et des autres. Il ne lui fallait pas grande et noble compagnie ; à défaut de ceux de ses serviteurs et de ses conseillers avec qui il était familier, comme les sires du Lude, d'Argenton, du Bouchage, il faisait asseoir près de lui des bourgeois et des gens de moindre condition lorsqu'il les avait pris en gré.

Un riche marchand de la ville de Tours, qu'on nommait maître Jean, souvent avait été ainsi admis à la table du roi, qui le traitait au mieux et conversait avec lui. Cet homme imagina de demander des lettres d'anoblissement. Quand il les eut, il revint se présenter devant le roi, vêtu comme un seigneur. Le roi lui tourna le dos ; puis, le voyant surpris, il lui dit : " Vous étiez le premier marchand de mon royaume, et vous avez voulu en être le dernier gentilhomme."

Tout railleur qu'il était, le roi savait endurer la réplique et aimait les réparties vives et soudaines, lors même qu'elles s'adressaient à lui. Ayant rencontré l'évêque de Chartres, monté sur une superbe mule avec un harnais doré, il lui dit : " On voit bien que nous ne sommes plus au temps de la primitive Église ; quand les évêques montaient, comme Notre-Seigneur, sur une ânesse garnie d'un licou.—Ah ! Sire, reprit l'évêque, n'était-ce pas du temps où les rois étaient pasteurs ?"

(Histoire des ducs de Bourgogne.)

La mort de Socrate.

(D'après PLATON)

Nul ne montra à sa mort une plus admirable grandeur d'âme que Socrate, le grand philosophe athénien, condamné injustement à boire la ciguë.

On lui amena ses enfants et les membres de sa famille : il leur parla en présence de son disciple Criton, et leur fit quelques recommandations, puis il ordonna de les éloigner. Déjà le soleil était sur le point de se coucher ; survint le serviteur qui était chargé de préparer la ciguë :

" Mais, Socrate, répondit Criton, le soleil est haut sur la montagne ; ne te hâte donc pas, rien ne presse."

" Criton, répondit Socrate, à boire le poison un peu plus tard, que puis-je gagner, sinon de me rendre ridicule à mes propres yeux, en me montrant épris de l'existence au point de l'économiser quand il n'y en a point ?"

Criton fit donc apporter le poison broyé dans une coupe.

Et on tendit la coupe à Socrate. Celui-ci la reçut avec sérénité, sans trembler, sans frémir, sans changer de couleur ni de visage. Il approcha la coupe de ses lèvres, et, sans effort, sans révolte, il la vida.

Jusqu'à ses disciples avaient presque tous été assez maîtres d'eux-mêmes pour refouler leurs larmes ; mais quand ils virent que leur maître buvait, qu'il avait

bu, ce fut fini ; et en dépit de leurs efforts, ils versèrent d'abondantes larmes.

L'un d'eux se mit à sangloter si brusquement et si désespérément, qu'il émut de pitié tous ceux qui étaient présents, excepté Socrate lui-même. "Que faites-vous, mes chers amis ? dit-il. Restez en paix, et reprenez courage." A ces paroles, ils eurent honte d'eux-mêmes, et ils refoulèrent leurs pleurs.

Telle fut la fin de l'homme qui, de tous ceux de son temps, fut le meilleur et le plus juste.

La petite souris.

(ROLLINAT)

La petite souris b'anchette
Glisse d'un pas bref et menu
Autour du bébé presque nu
Qui gigote sur sa couchette.

Et tandis que sur sa manchette
L'enfant bave, rose et chenu,
La petite souris blanchette
Glisse d'un pas bref et menu.

Crac ! la voilà sur la planchette
À deux doigts du frère ingénu !
Mais le chat noir est survenu ;
Elle rentre dans sa cachette,
La petite souris blanchette.

La poupée de Cosette.

(VICTOR HUGO)

(Les Thénardier tiennent une auberge de campagne aux environs de Paris. Outre leurs deux petites filles, Éponine et Azelma, il y a chez eux une troisième enfant, Cosette, qu'ils ont prise en pension et qu'ils traitent avec une extrême dureté, la mère de Cosette étant morte et la pension ayant cessé d'être payée. Au moment où se passe la scène qui va suivre, un voyageur, Jean Valjean, le principal personnage du roman des Misérables, est un train de souper dans l'auberge des Thénardier.)

Comme les oiseaux font un nid avec tout, les enfants font une poupée avec n'importe quoi. Pendant qu'Éponine et Azelma emmaillotaient le chat, Cosette, de son côté, avait emmailloté le petit sabre de plomb. Cela fait, elle l'avait couché sur son bras, et elle chantait doucement pour l'endormir....

Tout d'un coup Cosette s'interrompit. Elle venait de se retourner et d'apercevoir la poupée des petites Thénardier, qu'elles avaient quittée pour le chat et laissée à quelques pas de la table de cuisine.

Alors elle laissa tomber le sabre emmailloté qui ne lui suffisait qu'à demi, puis elle promena lentement ses yeux autour de la salle. La Thénardier parlait bas à son mari et comptait de la monnaie, Éponine et Azelma jouaient avec le chat, les voyageurs man-

geaient ou buvaient, ou chantaient, aucun regard n'était fixé sur elle. Elle n'avait pas un moment à perdre. Elle sortit de dessous la table en rampant sur les genoux et sur les mains, s'assura encore une fois qu'on ne la guettait pas, puis se glissa vivement jusqu'à la poupée et la saisit. Un instant après, elle était à sa place, assise, immobile, tournée seulement de manière à faire de l'ombre sur la poupée qu'elle tenait dans ses bras. Ce bonheur de jouer avec une poupée était tellement rare pour elle qu'il avait toute la violence d'une volupté.

Personne ne l'avait vue, excepté le voyageur qui mangeait lentement son maigre souper.

Cette joie dura près d'un quart d'heure.

Mais, quelque précaution que prit Cosette, elle ne s'apercevait pas qu'un des pieds de la poupée passait et que le feu de la cheminée l'éclairait très vivement. Ce pied rose et lumineux qui sortait de l'ombre frappa subitement le regard d'Azéma, qui dit à Éponine : "Tiens ! ma sœur !"

Les deux petites filles s'arrêtèrent stupéfaites. Cosette avait osé prendre la poupée !

Éponine se leva, et, sans lâcher le chat, alla vers sa mère et se mit à la tirer par la jupe.

"Mais laisse-moi donc ! dit la mère. Qu'est-ce que tu me veux ?

—Mère, dit l'enfant, regarde donc !"

Et elle désignait du doigt Cosette.

Cosette, elle, tout entière aux extases de la possession, ne voyait et n'entendait plus rien.

Le visage de la Thénardier prit cette expression terrible qui a fait nommer ces sortes de femmes : mégères.

Cette fois, l'orgueil blessé exaspérait encore sa colère. Cosette avait franchi tous les intervalles, Cosette avait attenté à la poupée de "ces demoiselles." Une tsarine qui verrait un moujik essayer le grand cordon bleu de son impérial fils n'aurait pas une autre figure.

Elle cria d'une voix que l'indignation enrouait :

"Cosette !"

Cosette tressaillit comme si la terre eût tremblé sous elle. Elle se retourna.

"Cosette !" répéta la Thénardier.

Cosette prit la poupée et la posa doucement à terre avec une sorte de vénération mêlée de désespoir. Alors, sans la quitter des yeux elle joignit les mains, et ce qui est effrayant à dire dans un enfant de cet âge, elle les tordit ; puis, ce que n'avait pu lui arracher aucune des émotions de la journée, ni la course dans le bois, ni la pesanteur du seau d'eau ni la perte de l'argent, ni la vue du martinet,—elle pleura. Elle éclata en sanglots.

Cependant le voyageur s'était levé.

"Qu'est-ce donc ? dit-il à la Thénardier.

—Vous ne voyez pas ? dit la Thénardier en montrant du doigt le corps du délit qui gisait aux pieds de Cosette.

—Eh bien, quoi ? reprit l'homme.

—Cette gueuse, répondit la Thénardier, s'est permis de toucher à la poupée de mes enfants !

—Tout ce bruit pour cela ! dit l'homme. Eh bien, quand elle jouerait avec cette poupée ?

—Elle y a touché avec ses mains sales ! poursuivit la Thénardier, avec ses affreuses mains !”

Ici Cosette redoubla ses sanglots.

“Te tairas-tu !” cria la Thénardier.

L'homme alla droit à la porte de la rue, l'ouvrit et sortit.

Dès qu'il fut sorti, la Thénardier profita de son absence pour allonger sous la table à Cosette un grand coup de pied qui fit jeter à l'enfant les hauts cris.

La porte se rouvrit, l'homme reparut, il portait dans ses deux mains la poupée fabuleuse dont nous avons parlé et que tous les marmots du village contemplaient depuis le matin, et il la posa debout devant Cosette en disant :

“Tiens, c'est pour toi. . . .”

Cosette leva les yeux, elle avait vu venir l'homme à elle avec cette poupée comme elle eût vu venir le soleil, elle entendit ces paroles inouïes : C'est pour toi. Elle le regarda, elle regarda la poupée, puis elle recula lentement, et s'alla cacher tout au fond sous la table dans le coin du mur.

Elle ne pleurait plus, elle ne criait plus, elle avait l'air de ne plus respirer. . . .

Pourtant l'attraction l'emporta. Elle finit par s'ap-

procher et murmura timidement en se tournant vers la Thénardier :

“Est-ce que je peux, madame ?”

Aucune expression ne saurait rendre cet air à la fois désespéré, épouvanté et ravi.

“Pardi ! fit la Thénardier, c'est à toi, puisque monsieur te la donne.

—Vrai, monsieur ? reprit Cosette, est-ce que c'est vrai ? c'est à moi, la dame ?”

L'étranger paraissait avoir les yeux pleins de larmes. . . . Il fit un signe de tête à Cosette et mit la main de la “dame” dans sa petite main. . . .

“Je l'appellerai Catherine,” dit-elle. . . .

Cosette posa Catherine sur une chaise, puis s'assit à terre devant elle, et demeura immobile sans dire un mot, dans l'attitude de la contemplation.

“Joue donc, Cosette,” dit l'étranger.

—Oh ! je joue,” répondit l'enfant.

(Les Misérables.)

Denys le Tyran.

Denys l'ancien, tyran de Syracuse, était un prince cruel et impie : il se moquait des dieux, tout en les dépouillant. Il entra un jour dans un temple de Jupiter, et enleva au dieu un manteau d'or dont l'avait orné un de ses prédécesseurs : “En été, disait-il, l'or est lourd ; en hiver, il est froid ;” et il mit sur les

épaules de Jupiter un manteau de laine, qu'il prétendait être bon pour toutes les saisons. Voyant un jour à Esculape une belle barbe d'or, il s'écria avec une indignation affectée : "Eh' quoi ! le fils se permet d'avoir de la barbe, quand son père Apollon n'en a pas !" Et il fit détacher la barbe d'or. Les statues des dieux tenaient souvent dans leurs mains étendues des figurines ou des vases d'or et d'argent. Denys s'emparait en disant : "Nous demandons aux dieux de nous accorder des biens ; nous serions bien sots de ne pas les prendre, quand ils nous les présentent." Une autre fois, après avoir pillé un temple, il retournait en vaisseau à Syracuse ; la traversée était excellente. "Pour des sacrilèges, dit-il à ses amis, nous sommes assez bien traités par les dieux."

Hymne de l'enfant à son réveil.

(LAMARTINE)

O Père qu'adore mon père !
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux,
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère ;

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance,
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître.

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,
Et que sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure,
Tout l'univers est convié ;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet,
La chèvre s'attache au cytise,
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes de mon lait.

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur,
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

O Dieu ! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté :
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines.
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur ;
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse !

Le brouet noir.

On sait que le mets national des Spartiates était le brouet noir. C'était, selon les uns, un mélange de sel, de vinaigre, et de petits morceaux de viande ; selon les autres, de la graisse de porc assaisonnée de vinaigre et de sel. Denys le Jeune, ancien tyran de Syracuse, ayant assisté à un repas public, à Lacédémone, goûta le brouet et le trouva détestable. "Je n'en suis pas surpris," dit le cuisinier ; "l'assaisonnement y a manqué.—Quel assaisonnement ?—La course, la sueur, la fatigue, la faim, la soif, voilà ce qui relève tous nos mets."

Le chasseur de chamois.

(ALEXANDRE DUMAS)

(Alexandre Dumas, se promenant en Suisse dans l'Oberland bernois, aperçoit devant lui la montagne de Scheinige-Plate.)

C'est de la cime de ce roc, qui domine la vallée à la hauteur de trois mille pieds à peu près, que fut précipité, par le génie de la montagne, un chasseur de chamois dont mon guide me raconta l'histoire avec un accent qui offrait un singulier mélange de doute et de crédulité. Ce chasseur, qui se livrait à sa profession avec toute l'ardeur qu'ont pour elle les hommes de la montagne, était un pauvre diable que la misère avait forcé d'abord de faire ce métier, devenu désormais pour lui un besoin. Son adresse était reconnue, et sa réputation s'étendait d'une limite à l'autre de l'Oberland. Un jour qu'il poursuivait une chamelle p'eine, la pauvre bête, ne pouvant traverser un précipice que, dans tout autre temps, elle eût franchi d'un bond, voyant la mort devant et derrière elle, se coucha au bord de l'abîme, et, comme un cerf aux abois, se mit à pleurer. La vue des angoisses de la pauvre mère n'attendrit pas le chasseur, qui banda son arbalète, prit une flèche dans sa trousse et s'apprêta à la percer ; mais en reportant les yeux vers l'endroit où il venait de la voir seule un instant au-

paravant, il aperçut un vieillard assis, ayant à ses pieds la chamelle haletante qui lui léchait la main : ce vieillard était le génie de la montagne. A cette vue, le chasseur baissa son arbalète, et le génie lui dit :

“ Homme de la vallée, à qui Dieu a donné tous les dons qui enrichissent la plaine, pourquoi venez-vous tourmenter ainsi les habitants de la montagne ? Je ne descends pas vers vous, moi, pour enlever les poules de vos basses-cours et les bœufs de vos étables. Pourquoi donc alors montez-vous vers moi pour tuer les chamois de mes rocs et les aigles de mes nuages ?

— Parce que Dieu m'a fait pauvre, répondit le chasseur, et qu'il ne m'a rien donné de ce qu'il a donné aux autres hommes, excepté la faim. Alors, comme je n'avais ni poules ni vaches, je suis venu chercher l'œuf de l'aigle dans son aire et surprendre le chamois dans sa retraite. L'aigle et le chamois trouvent leur nourriture dans la montagne ; moi, je ne puis trouver la mienne dans la vallée.”

Alors le vieillard réfléchit, puis, ayant fait signe au chasseur de s'approcher, il se mit à traire la chamelle dans une petite coupe de bois ; le lait y prit aussitôt la consistance et la forme d'un fromage ; le vieillard le donna au chasseur.

“ Voilà, lui dit-il, de quoi apaiser à l'avenir ta faim ; quant à ta soif, ma sueur fournit assez d'eau à la vallée pour que tu en prennes ta part. Ce fromage se retrouvera toujours dans ton sac ou ton armoire.

pourvu que tu ne le consommes jamais entièrement ; je te le donne à la condition que tu laisseras tranquilles désormais mes chamois et mes aigles.”

Le chasseur promit de renoncer à son état, redescendit dans la plaine, accrocha son arbalète à sa cheminée, et vécut un an du fromage miraculeux, qu'il retrouvait intact à chaque nouveau repas.

De leur côté, les chamois, joyeux, avaient repris confiance dans les hommes, ils descendaient jusque dans la vallée ; on les voyait gracieusement bondir en venant à la rencontre des chèvres qui grimpaient dans la montagne.

Un soir que le chasseur était à sa fenêtre, un chamois vint si près de sa maison, qu'il pouvait le tuer sans sortir de chez lui ; la tentation était trop forte, il décrocha son arbalète, et, oubliant la promesse qu'il avait faite au génie, il ajusta avec son adresse ordinaire l'animal qui passait sans défiance, et le tua.

Il courut aussitôt vers l'endroit où la pauvre bête était tombée, la chargea sur ses épaules, et, l'ayant apportée chez lui, il en prépara un morceau pour son souper.

Lorsque ce morceau fut mangé, il songea à son fromage, qui cette fois allait lui servir non de repas, mais de dessert. Il alla donc vers son armoire et l'ouvrit ; il en sortit un gros chat noir, qui avait les yeux et les mains d'un homme ; il tenait le fromage à sa gueule, et, sautant par la fenêtre qui était restée ouverte, il disparut avec lui.

Le chasseur s'inquiéta peu de cet accident; les chamois étaient redevenus si communs dans la vallée, que, pendant un an, il n'eut pas besoin de les aller chercher dans la montagne; cependant peu à peu ils s'effarouchèrent, devinrent de plus en plus rares, puis enfin disparurent tout à fait. Le chasseur, qui avait oublié l'apparition du vieillard, reprit ses anciennes courses dans les rocs et dans les glaciers.

Un jour il se trouva au même endroit où, trois ans auparavant, il avait lancé une chamelle pleine. Il frappa sur le buisson d'où elle était partie; un chamois en sortit en bondissant. Le chasseur l'ajusta, et l'animal, blessé, alla tomber sur le bord du précipice où était apparu le vieillard.

Le chasseur l'y suivit; mais il n'arriva pas assez à temps pour empêcher que, dans les mouvements de son agonie, l'animal qu'il poursuivait ne glissât sur la pente inclinée, et ne se précipitât du haut en bas du rocher.

Il se pencha alors sur le bord pour regarder où il était tombé. Le génie de la montagne était au fond du gouffre; leurs yeux se rencontrèrent, et le chasseur ne put plus détacher les siens de ceux du vieillard.

Alors il sentit un incroyable vertige s'emparer de tous ses sens; il voulut fuir et ne le put. Le vieillard l'appela trois fois par son nom, et à la troisième fois le chasseur jeta un cri de détresse qui fut entendu dans toute la vallée, et se précipita dans l'abîme.

Malbrough.

Malbrough s'en va-t-en guerre,
Mironton mironton mirontaine,
Malbrough s'en va-t-en guerre,
Ne sait quand reviendra. (ter)

Il reviendra-z-à Pâques,
Mironton mironton mirontaine,
Il reviendra-z-à Pâques,
Ou à la Trinité. (ter)

La Trinité se passe,
Mironton mironton mirontaine,
La Trinité se passe,
Malbrough ne revient pas. (ter)

Madame à sa tour monte,
Mironton mironton mirontaine,
Madame à sa tour monte,
Si haut qu'ell' peut monter. (ter)

Elle aperçoit son page,
Mironton mironton mirontaine,
Elle aperçoit son page,
Tout de noir habillé. (ter)

“ Beau page, ah ! mon beau page,

Mironton mironton mirontaine,
Beau page, ah ! mon beau page,
Quell' nouvelle apportez ?" (ter)

—Aux novell's que j'apporte,
Mironton mironton mirontaine,
Aux novell's que j'apporte,
Vos beaux yeux vont pleurer. (ter)

Quittez vos habits roses,
Mironton mironton mirontaine,
Quittez vos habits roses,
Et vos satins brochés. (ter)

Monsieur Malbrough est mort,
Mironton mironton mirontaine,
Monsieur Malbrough est mort,
Est mort et enterré. (ter)

J' Pai vu porter en terre,
Mironton mironton mirontaine,
J' Pai vu porter en terre,
Par quatre-z-officiers. (ter)

L'un portait sa cuirasse,
Mironton mironton mirontaine,
L'un portait sa cuirasse,
L'autre son bouclier. (ter)

L'un portait son grand sabre,
Mironton mironton mirontaine,
L'un portait son grand sabre,
L'autre ne portait rien. (ter)

La cérémonie faite,
Mironton mironton mirontaine,
La cérémonie faite,
Chacun s'en fut coucher. (ter)

Les deux petits abandonnés.

(VICTOR HUGO)

Il y avait dans le Jardin du Luxembourg deux enfants qui se tenaient par la main. L'un pouvait avoir sept ans, l'autre cinq. La pluie les ayant mouillés, ils marchaient dans les allées du côté du soleil ; l'aîné conduisait le petit ; ils étaient en haillons et pâles ; ils avaient un air d'oiseaux fauves. Le plus petit disait : " J'ai bien faim."

L'aîné, déjà un peu protecteur, conduisait son frère de la main gauche et avait une baguette dans sa main droite.

Il avait plu la veille, et même un peu le matin. Mais en juin les ondées ne comptent pas. C'est à peine si l'on s'aperçoit, une heure après l'orage, que cette belle journée blonde a pleuré. La terre en été est aussi vite sèche que la joue d'un enfant....

Les deux petits abandonnés étaient parvenus près du grand bassin et tâchaient de se cacher ; ils se tenaient derrière la baraque des cygnes. . . .

Presque au même instant que les deux enfants, un autre couple s'approchait du grand bassin. C'était un bonhomme de cinquante ans qui menait par la main un bonhomme de six ans. Sans doute le père avec son fils. Le bonhomme de six ans tenait une grosse brioche.

Les deux petits pauvres regardèrent venir ce " monsieur " et se cachèrent un peu plus.

Le père et le fils s'étaient arrêtés près du bassin où s'ébattaient les deux cygnes. Ce bourgeois paraissait avoir pour les cygnes une admiration spéciale. Il leur ressemblait en ce sens qu'il marchait comme eux.

Pour l'instant les cygnes nageaient, ce qui est leur talent principal, et ils étaient superbes. . . .

Cependant le fils mordit la brioche, la recracha, et brusquement se mit à pleurer.

" Pourquoi pleures-tu ? demanda le père.

— Je n'ai plus faim, dit l'enfant. . . .

— On n'a pas besoin de faim pour manger un gâteau.

— Mon gâteau m'ennuie. Il est rassis.

— Tu n'en veux plus ?

— Non.

— Jette-le aux cygnes."

L'enfant hésita. On ne veut plus de son gâteau, ce n'est pas une raison pour le donner.

Le père poursuivit :

" Sois humain. Il faut avoir pitié des animaux."

Et, prenant à son fils le gâteau, il le jeta dans le bassin.

Le gâteau tomba assez près du bord. . . .

" Rentrons," dit le père. . . .

Cependant, en même temps que les cygnes, les deux petits errants s'étaient approchés de la brioche. Elle flottait sur l'eau. Le plus petit regardait le gâteau ; le plus grand regardait le bourgeois qui s'en allait.

Le père et le fils entrèrent dans le labyrinthe d'allées qui mène au grand escalier du massif d'arbres du côté de la rue Madame.

Dès qu'ils ne furent plus en vue, l'aîné se coucha vivement à plat ventre sur le rebord arrondi du bassin, et, s'y cramponnant de la main gauche, penché sur l'eau, presque prêt à y tomber, étendit avec sa main droite sa baguette vers le gâteau. Les cygnes, voyant l'ennemi, se hâtèrent, et en se hâtant firent un effet de poitrail utile au petit pêcheur ; l'eau devant les cygnes reflua, et l'une de ces molles ondulations concentriques poussa doucement la brioche vers la baguette de l'enfant. Comme les cygnes arrivaient, la baguette toucha le gâteau. L'enfant donna un coup vif, ramena la brioche, effraya les cygnes, saisit le gâteau, et se redressa. Le gâteau était mouillé ; mais ils avaient faim et soif. L'aîné fit deux parts de la brioche, une grosse et une petite, prit la petite pour lui, donna la grosse à son petit frère, et lui dit :

" Colle-toi ça dans le fusil."

(Les Misérables.)

L'ombre de l'âne.

Démosthène parlait pour un homme accusé d'un crime capital. Les juges ne l'écoutaient pas. Il interrompit sa plaidoirie. "Un voyageur, dit-il, allait d'Athènes à Mégare sur un âne qu'il avait loué. Vers le milieu du jour, ne pouvant résister à la chaleur du soleil, il descendit de sa monture, s'assit et se rafraîchit à son ombre. L'ânier, qui l'accompagnait, prétendit que la place lui appartenait, qu'il avait loué l'âne, mais non l'ombre de la bête. La dispute s'échauffa, et l'on en vint aux coups; enfin l'affaire fut portée devant les magistrats." A ce moment Démosthène s'arrêta; et comme les Athéniens, dont la curiosité était excitée au plus haut point, lui demandaient, avec des cris, quelle avait été la sentence des juges: "Eh quoi! reprit Démosthène, vous donnez toute votre attention à une dispute sur l'ombre d'un âne, et vous la refusez à une cause dans laquelle la vie d'un homme est en jeu!"

La source.

(THÉOPHILE GAUTIER)

Tout près du lac filtre une source,
Entre deux pierres, dans un coin;
Allègrement l'eau prend sa course,
Comme pour s'en aller bien loin.

Elle murmure: "Oh! quelle joie!
Sous la terre il faisait si noir!
Maintenant ma rive verdoie,
Le ciel se mire à mon miroir.

"Les myosotis aux fleurs bleues
Me disent: Ne m'oubliez pas!
Les libellules de leurs queues
M'égratignent dans leurs ébats.

"A ma coupe l'oiseau s'abreuve.
Qui sait? Après quelques détours,
Peut-être deviendrai-je un fleuve
Baignant vallons, rochers et tours.

"Je broderai de mon écume
Ponts de pierre, quais de granit,
Emportant le steamer qui fume
A l'Océan où tout finit."

Ainsi la jeune source jase,
Formant cent projets d'avenir;
Comme l'eau qui bruit dans un vase,
Son flot ne peut se contenir.

Mais le berceau touche à la tombe;
Le géant futur meurt petit:
Née à peine, la source tombe
Dans le grand lac qui l'engloutit.

Un royal complice.

Un jour, Louis XIV traversait les grands appartements de Versailles, à ce moment de la matinée où les tapissiers et autres personnes du service vont et viennent, s'empressent et circulent, vaquant à leurs diverses occupations. Il vit une manière d'ouvrier qui, monté à la cime d'une double échelle, s'élançait pour décrocher un grand lustre d'argent et se mettait en danger de se casser le cou.

—Vous n'avez donc pas fait attention, lui dit le roi, que votre échelle est courte et qu'elle est sur des roulettes? Je viens fort à propos pour la retenir et vous donner secours.

—Monsieur, répondit l'ouvrier, je vous demande mille pardons, et vous me rendez là un grand service; à cause de cet ambassadeur qu'on doit recevoir aujourd'hui, tous mes camarades sont en l'air, ce qui fait qu'on m'abandonne.

Il décrocha son grand lustre d'argent et de cristal, descendit avec précaution, se soutint même un peu sur l'épaule du roi qui eut la complaisance de le permettre; et après avoir fait ses très humbles remerciements, il s'en alla où il voulut.

A la nuit, on ne parlait dans le château que de la hardiesse d'un voleur, qui, sous les yeux de tout le monde, s'était emparé d'un beau lustre. Le grand

prévôt était déjà nanti de cette affaire. Louis XIV se mit à rire et dit tout haut dans le salon :

—Je m'en vais prier M. le grand prévôt d'assoupir vivement cette affaire; car en fait de vol on punit aussi les complices, et c'est moi qui ai tenu l'échelle au voleur!

Le chien déchaîné.

(JULES RENARD)

Lasse d'avoir tant marché, la famille Piccolin décide qu'elle va se rafraîchir dans cette ferme, et M. Piccolin, du pied, pousse la barrière. Il recule, parce qu'un chien attaché aboie, furieux, et se précipite vers lui d'une longueur de chaîne.

—On voit que tu ne m'as jamais vu, dit M. Piccolin; tu ne me reconnais pas."

Il demande à la fermière, qui regarde ces visiteurs de sa porte, sans se déranger :

—Est-ce qu'il mord, votre chien, ma brave femme?

—Il mordrait s'il pouvait, dit la fermière, et, quand on le lâche la nuit, je vous promets qu'il ne fait guère bon rôder autour d'ici.

—Oh! je sais, dit M. Piccolin, qu'on les apprivoise avec du fromage de Gruyère.

—Ne vous y fiez point, dit la fermière, si vous tenez à vos mollets.

—J'y tiens, dit M. Piccolin. En attendant, je vous

prie de nous donner quatre tasses de lait pour moi et ma famille."

La fermière ne se presse pas de les servir. Elle les sert pourtant, et, comme elle a autre chose à faire, elle ne s'inquiète plus d'eux.

Les Piccolin, tenant du bout des doigts leurs tasses de lait, qu'ils boivent par petites gorgées, se promènent dans la cour. Il regardent les volailles et les instruments aratoires. Mais une inquiétude limite leur plaisir, et ils jettent fréquemment un coup d'œil au chien, qui continue d'aboyer derrière eux.

"Te tairas-tu ? lui dit M. Piccolin ; ne sommes-nous pas encore amis ?

—Le chien, tout noir, montre ses dents, si blanches qu'une femme en serait fière, dit Mme Piccolin, et semble un nègre révolté.

—La belle bête ! dit M. Piccolin. Quoiqu'on ait du courage, elle impressionne."

Ils en oublient de visiter les étables et ils viennent finir leur lait devant le chien.

"A propos, comment t'appelles-tu ?" dit M. Piccolin. Personne ne répond.

M. Piccolin passe en revue des noms de chiens célèbres. Aucun ne produit d'effet à ce chien, et sa fureur augmente.

M. Piccolin, qui n'ose approcher, le flatte vainement de loin sur ses propres cuisses.

"Mon gaillard, lui dit-il, tu en fais un vacarme !

Tais-toi donc, tu vas t'étrangler. C'est heureux que ta chaîne soit solide."

Elle paraît si solide qu'ils deviennent familiers. Ne pouvant calmer le chien, ils l'excitent, lui jettent du sable, aboient avec lui, ou, dédaigneux, attendent qu'il finisse.

"Quand tu voudras", lui dit M. Piccolin.

Et le chien hurle et bave, la gueule en feu comme un enfer, et il tord si violemment sa chaîne que, tout à coup, elle se casse et tombe par terre.

Il est libre !

Instantanément, les Piccolin se figent. Mme Piccolin dit : "Mon Dieu ! Mon Dieu !" M. Piccolin, qui riait, reste bouche ouverte, comme s'il riait toujours. Les petits Piccolin oublient de se sauver. Une tasse s'échappe et se brise, et la fermière, les bras levés, accourt, moins vite, elle le sent, que le malheur !

Mais le plus stupide, c'est encore le chien.

Le bond dont il allait s'élancer, il ne le fait pas. Il tourne sur place. Il flaire sa chaîne qui ne le retient plus. Comme pris en faute, penaud, avec un grognement sourd, il rentre dans sa niche.

Les deux mulets.

(LA FONTAINE)

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,

L'autre portant l'argent de la gabelle.

Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,

N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.

Il marchait d'un pas relevé

Et faisait sonner sa sonnette,

Quand, l'ennemi se présentant,

Comme il en voulait à l'argent,

Sur le mulet du fisc une troupe se jette,

Le saisit au frein et l'arrête.

Le mulet, en se défendant,

Se sent percer de coups ; il gémit, il soupire.

“ Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis !

Ce mulet qui me suit du danger se retire,

Et moi j'y tombe et je péris !

— Ami, lui dit son camarade,

Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi.

Si tu n'avais servi qu'un meunier comme moi,

Tu ne serais pas si malade.”

Deux langues.

Il y a, entre la langue qu'on apprend dans les livres et celle du peuple, des différences parfois très grandes dont nous autres, Français, nous ne nous doutons guère, parce qu'elles nous sont familières. Pour bien faire saisir ces différences, un de nos plus illustres linguistes racontait dans un de ses cours le fait suivant :

Il se promenait un jour aux environs de Paris avec un hôte étranger, homme des plus distingués et savant philologue, qui parlait le français purement et sans grand accent. Mais c'était le français des livres.

Les deux promeneurs arrivent auprès d'un champ où un paysan cueillait des poires. Ils se mettent à causer avec lui et, de fil en aiguille, l'étranger en vient à demander au brave homme à qui il montrait un fruit.

— Pourriez-vous me dire quelle en est la saveur ?

C'était du français, du français correct, élégant même, si vous voulez, mais c'était du français tel qu'on l'écrit, et non tel qu'on le parle. Le bonhomme, qui n'avait pas grande littérature, ne comprend pas et reste là tout confus.

Alors le professeur français, qui voyait d'où venait tout le mal, traduisit la question dans la langue du peuple :

—Ce monsieur vous demande quel goût ça a.

Et tout de suite le paysan comprit.

Si la différence entre le français tel que le parle la classe instruite et celui des livres est moins grande, elle est pourtant réelle. Le contraste qui existe souvent, dans la bouche des étrangers, entre la pompe d'expressions archaïques ou trop savantes et les erreurs de prononciation ou de syntaxe, produit toujours une fâcheuse impression.

Le loup et le chien.

(LA FONTAINE)

Un loup n'avait que les os et la peau,

Tant les chiens faisaient bonne garde :

Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.

L'attaquer, le mettre en quartiers,

Sire loup l'eût fait volontiers :

Mais il fallait livrer bataille ;

Et le matin était de taille

A se défendre hardiment.

Le loup donc l'aborde humblement,

Entre en propos, et lui fait compliment

Sur son embonpoint, qu'il admire.

“ Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,

D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.

Quittez les bois, vous ferez bien :

Vos pareils y sont misérables,

Cancres, hères et pauvres diables,

Dont la condition est de mourir de faim ;

Car quoi ! rien d'assuré ; point de franche lippée ;

Tout à la pointe de l'épée.

Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.”

Le loup reprit : “ Que me faudra-t-il faire ?

—Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens

Portants bâtons, et mendiants ;

Flatter ceux du logis, à son maître complaire :

Moyennant quoi, votre salaire

Sera force reliefs de toutes les façons,

Os de poulets, os de pigeons ;

Sans parler de mainte caresse.”

Le loup déjà se forge une félicité

Qui le fait pleurer de tendresse.

Chemin faisant, il vit le col du chien pelé.

“ Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! Rien ! — Peu de chose.

—Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché

De ce que vous voyez est peut-être la cause.

—Attaché ? dit le loup : vous ne courez donc pas

Où vous voulez ? — Pas toujours, mais qu'importe ?

—Il importe si bien, que de tous vos repas

Je ne veux en aucune sorte,

Et ne voudrais pas même, à ce prix, d'un trésor.”

Cela dit, maître loup s'enfuit et court encor.

Deux camarades de collège.

(LABICHE)

(Lenglumé, un bon bourgeois de Paris, s'est rendu, la veille au soir, au banquet des anciens élèves de la pension Labadens, où il a fait jadis ses études. A ce banquet il a retrouvé son camarade Mistingue, qu'il n'avait pas revu depuis la sortie du collège, il y a plus de vingt-sept ans. Tous deux se sont un peu grisés au banquet, et Lenglumé est rentré chez lui, rue de Provence, ramenant Mistingue, qu'il a couché dans son lit, pendant que lui-même s'installait sur le canapé.)

Le lendemain matin, comme il vient de se réveiller, ayant totalement oublié ce qui s'est passé la veille, il entend ronfler dans son alcôve. Il ouvre les rideaux, il est tout surpris de trouver un homme couché dans son lit.)

LENGLUMÉ

Un homme !

MISTINGUE, *se mettant sur son séant.*

Qu'est-ce que vous demandez, monsieur ?

LENGLUMÉ

Comment, ce que je demande ? ... Que faites-vous là ... dans mon lit ?

MISTINGUE

Votre lit ? ... *(Regardant autour de lui)* Tiens ! ... où suis-je donc ici ?

LENGLUMÉ

Chez moi, monsieur ! rue de Provence.

MISTINGUE, *sautant vivement à bas du lit.*

Rue de Provence ? ... et moi qui demeure près de l'Odéon !

LENGLUMÉ

Voyons, parlez !

MISTINGUE

De quel droit, monsieur, me retenez-vous prisonnier ?

LENGLUMÉ

Ah ! je trouve ça joli, par exemple !

MISTINGUE

J'espère que vous allez m'expliquer comment je me trouve dans vos oreillers ? ... Je ne vous connais pas, moi !

LENGLUMÉ

Ni moi non plus ? *(A part)* D'où tombe-t-il, cet animal-là ?

MISTINGUE

Sapristi, que ai soif ! *(Il va à la carafe et boit à même.)*

LENGLUMÉ

Et bien, monsieur!... ne vous gênez pas!... (*Tout à coup*) Ah! quelle idée!... Pardon, jeune homme... n'auriez-vous pas banqueté hier chez Véfour?

MISTINGUE

Oui... Qu'est-ce que ça vous fait?

LENGLUMÉ

Alors, vous êtes un labadens... Moi aussi!

MISTINGUE

Ah bah!

LENGLUMÉ

Deux labadens!... tout s'explique! Lenglumé... Oscar Lenglumé!

MISTINGUE

Ah! oui, une grosse bête!

LENGLUMÉ

C'est ça!... il me reconnaît.

MISTINGUE

Et moi, Mistingue!

LENGLUMÉ

Ah! très bien: un piocheur!... Il me semble que j'y suis encore: premier prix de vers latins, l'élève Mistingue, né à Chablis?

MISTINGUE

C'est pourtant vrai!... Est-on bête quand on est jeune!

LENGLUMÉ, *à part.*

Un prix de vers latins!... Il doit être dans une très bonne position, ce gaillard-là.

MISTINGUE, *à part.*

Il est crânement meublé.

LENGLUMÉ, *lui tendant la main.*

Comment te portes-tu?

MISTINGUE

Pas mal. Et toi?

LENGLUMÉ

Ce brave Mistingue!

MISTINGUE

Ce brave Lenglumé!

LENGLUMÉ, *à part.*

C'est singulier comme il a le nez rouge!

MISTINGUE, *à part.*

Vrai, je ne le reconnais pas du tout!

LENGLUMÉ

Ce brave Mistingue!

MISTINGUE

Ce brave Lenglumé !

LENGLUMÉ, *à part.*

C'est drôle, quand on ne s'est pas vu depuis vingt-sept ans et demi... on n'a presque rien à se dire. (*Haut.*) Ce brave Mistingue !

MISTINGUE

Ce brave Lenglumé !

LENGLUMÉ

Mais explique-moi comment tu te trouves dans mon alcôve.

MISTINGUE

Ça... je n'en sais rien... Je ne te cacherais pas qu'à partir du turbot j'étais dans les brindezingues...

LENGLUMÉ

Moi, ça ne m'a pris qu'à la salade.

MISTINGUE

Qu'avons-nous fait penant ce laps ?

LENGLUMÉ .

On ne le saura jamais. Tout ce que je sais, c'est que j'ai perdu mon parapluie... surmonté d'une tête de singe.

MISTINGUE, *gaiement.*

Comme moi, mon mouchoir... Nous avons peut-être commis des atrocités !

LENGLUMÉ

Moi, d'abord, j'ai le vin tendre... j'ai le falerne tendre... comme dit Horace... Horatius !...

MISTINGUE

Coclès...

LENGLUMÉ

Non... Flaccus !... Tu dois connaître ça, un prix de vers latins !

MISTINGUE

Faiblement... faiblement !

LENGLUMÉ

Sapristi ! que j'ai soif ! (*Il prend la carafe et boit à même.*)

MISTINGUE

Dis donc, après toi la carafe. (*Lenglumé la lui repasse, il boit à son tour.*)

LENGLUMÉ

Ah ça ! j'espère que nous ne nous quitterons pas comme ça ! Deux labadens !... Tu déjeunes avec moi ?

Ça va !

MISTINGUE

LENGLUMÉ

Ah ça ! tu dois être dans une jolie position, toi ? un prix de vers latins !

MISTINGUE

Oui... Je n'ai pas à me plaindre... je suis chef....

LENGLUMÉ

De division ?

MISTINGUE

Non.

LENGLUMÉ

De bataillon ?

MISTINGUE

Non, je suis chef....

LENGLUMÉ

Chef d'une nombreuse famille ?

MISTINGUE

Non, chef de cuisine.

LENGLUMÉ

Hein ! cuisinier ?... (*A part*) Cuisinier !... Je suis fâché de l'avoir invité !

(L'Affaire de la rue de Lourcine.)

Le rat de ville et le rat des champs..

(LA FONTAINE)

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquait au festin ;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train..

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale ;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire ;
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
« Achevons tout notre rôti.

—C'est assez, dit le rustique ;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre !”

A l'hôtel.

LE VOYAGEUR.—Avez-vous une bonne chambre libre ?

LE GÉRANT.—Certainement, monsieur. Désirez-vous une chambre à un lit ou à deux lits ?

LE VOYAGEUR.—A un lit. C'est pour moi.

LE GÉRANT.—Voulez-vous une salle de bains ?

LE VOYAGEUR.—Cela dépend du prix.

LE GÉRANT.—Nous avons des chambres avec cabinet de toilette et salle de bains pour une personne à partir de quatorze francs par jour.

LE VOYAGEUR.—C'est trop cher.

LE GÉRANT.—Sans salle de bains, le prix d'une chambre est de dix francs au premier étage, huit francs au second, six francs au troisième.

LE VOYAGEUR.—Je me contenterai d'une chambre au troisième. Puis-je en voir une ?

LE GÉRANT (à un garçon).—Joseph, montrez le 92 à monsieur.

LE GARÇON.—Si monsieur veut prendre l'ascenseur...

LE VOYAGEUR.—Quel système d'ascenseur avez-vous ?

LE GARÇON.—C'est un système hydraulique. Mais je ne m'y connais guère.

LE VOYAGEUR.—Y a-t-il beaucoup de voyageurs à l'hôtel ?

LE GARÇON.—C'est presque plein. Il y a huit jours nous refusions de 15 à 20 personnes. En ce moment il n'y a plus tant de foule, mais on travaille beaucoup. Nous voici arrivés. Si monsieur veut bien passer par ici dans le couloir... C'est la quatrième porte à droite.

LE VOYAGEUR (*regardant*).—La chambre est claire et propre ; mais elle n'est pas grande. (*S'approchant de la fenêtre.*) Mais on a une vue agréable sur le jardin. Voyons le lit. Le sommier est souple, le matelas est neuf et les draps sont en fil. La lumière électrique fonctionne-t-elle bien ?

LE GARÇON.—Monsieur peut voir. Voici le bouton de la lampe du milieu, et voici le système pour la lampe portative. Pour la toilette, monsieur peut voir qu'il y a eau chaude et eau froide à volonté. Maintenant, au-dessous les chambres sont un peu plus grandes.

LE VOYAGEUR.— Décidément, cette chambre me suffit.

LE GARÇON.— Alors, monsieur veut-il inscrire son nom sur cette feuille ?

昭和十七年四月廿七日 印刷
昭和十七年五月四日 發行

Lectures Littéraires

レクチュール リテレエル

⊗ 定價 七十五錢

編者 ジョゼフ・コット

東京市神田區三崎町二丁目三番地ノ四
發行者 アテネ・フランセ
代表者 ジョゼフ・コット

東京市神田區小川町一丁目六番地
印刷者 竹田佐藏

印刷所 海光社印刷所

~~~~~  
發行所 アテネ・フランセ  
東京市神田區三崎町二丁目三番地ノ四  
電話 九段(33)七六〇

特 217

27

終